Junior

G. Giscard

DANS LA PRAIRIE CANADIENNE



Nº 106

G. GISCARD

DANS LA PRAIRIE CANADIENNE

*Loi Nº 49.956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la Jeunesse
Dépôt Novembre 1952*

EDITIONS DES REMPARTS

38, rue des Remparts-d'Ainay, LYON (Rhône)

J. 106. — 1

AU LECTEUR

Ce livre est un document d'une valeur exceptionnelle. C'est le récit, simple et nu, presque au jour le jour, d'une aventure vécue.

L'auteur, Gaston Giscard, qui a bien voulu nous confier son manuscrit pour la collection Junior, est un homme d'action et non pas un romancier. Il ne sait ni broder, ni enjoliver. Tout simplement il conte ce qu'il a fait, ce qu'il a vu. Mais son histoire vraie intéresse et touche davantage qu'une histoire inventée : elle a l'accent inimitable de la vie. Il a connu les Peaux-Rouges autrement que par les livres : il a fumé avec eux le fameux calumet.

Les conditions d'existence ont changé, depuis, dans la prairie canadienne. Mais il y reste encore d'immenses terres vierges à exploiter. Le Canada a reçu l'an dernier près de 200.000 émigrants : 6.000 venaient de France, les autres d'Angleterre, de Suède, de Norvège, de Hollande, du Danemark... Le pays de Maria Chapdelaine est largement ouvert aux Européens : mais il attend surtout des fermiers, des bûcherons, des mineurs (1).

Tous ceux qui seraient tentés par l'aventure trouveront en M. Giscard un sûr conseiller. Ils peuvent lui écrire (G. Giscard, 10, Allées Fr.-Mistral, Toulouse) : il les fera bénéficier de son expérience et de sa riche documentation, soigneusement tenue à jour (2).

JUNIOR.

---

(1) Lettre de l'Ambassade du Canada à l'auteur. L'Ambassade a eu connaissance du manuscrit de M. Giscard et lui a écrit pour le féliciter. « Votre livre, dit la lettre (7 mars 1952) déborde de vie et de renseignements de première main. »

(2) Sur la couverture, en page 4, nos lecteurs pourront voir une récente photo de l'auteur, en tenue de pionnier.



Je dédie ce récit vécu aux 5.000 Français partis en 1951 au Canada, tenter l'aventure.

Et à ceux qui veulent partir, aux uns, pour les encourager, aux autres, pour les dissuader.

I

LE GRAND VOYAGE

Rien ne m'avait préparé à la vie aventureuse. Au collège, je n'étais pas précisément un brillant élève, puisque j'avoue, à ma grande honte, avoir été collé trois fois à l'oral du baccalauréat.

Ce que j'ai le mieux retenu de mes études classiques, ce sont deux vers d'Euripide, pour les avoir copiés mille fois. Mais le peu de grec et de latin que

la morale devait me suffire amplement pour une nouvelle vie.

Le seul prix que j'aie jamais décroché, celui de gymnastique, m'a servi davantage.

Après mon service militaire, je sentis qu'il fallait songer plus sérieusement à l'avenir. Mon « Oncle Curé » avait eu comme vicaire un jeune prêtre que je connaissais bien et qui était parti s'installer au Canada, l'abbé Esquirol. J'avais lu ses lettres ; elles enthousiasmaient mon jeune esprit enchanté de Mayne-Reid et de Fenimore Cooper.

J'avais besoin d'air frais. Ma mère le comprit. Je n'acceptai de sa part que la somme suffisante pour la traversée et un peu d'argent de poche, afin d'être obligé de travailler dès mon arrivée.

Et je partis.

...A Paris, après avoir conduit mes bagages à la gare transatlantique Saint-Lazare, je vais à la Compagnie Allan Line, qui me délivre un billet de Paris au Havre et un autre de Saint-John (port de débarquement au Canada) à North Battleford, province de Saskatchewan, au pied des Montagnes Rocheuses ; soit 4 jours et 4 nuits de chemin de fer.

Bureau au guichet ; employés prévenants au large sourire, et j'ai maintenant le billet de traversée et de grosses étiquettes à coller sur mes bagages. Tout cela respire déjà la mer, le large. J'échange 500 francs d'argent français en un chèque payable à Montréal de 94 dollars (Le dollar valait 5 fr. 15).

Je suis ensuite l'objet d'un questionnaire sévère, pour le Gouvernement Canadien. Questions :

« Qu'allez-vous faire au Canada ? Quelle est votre religion ? Etes-vous célibataire ou marié ? Allez-vous chez des amis ? Profession ? De quel argent disposez-vous ? Avez-vous des parents au Canada ? A quelle adresse ? Etes-vous bigame, polygame ? Etc., etc. »

Et je signe ma déclaration.

Je repars de Paris le soir, à 20 heures, pour arriver au Havre à minuit.

Le lendemain matin, je vais sur les quais voir *Le Corinthian*, sur lequel je dois embarquer. Il n'est pas

encore là. Il arrive de Londres et n'entrera qu'à midi au port, par marée haute. En attendant je contemple l'océan que je vais traverser pour la première fois.

Le Carinthia, joli paquebot, rentre au port à 11 heures et attendra la marée haute pour repartir demain.

Je visite le port. Le Havre est une ville assez sale. Dans la soirée, je me rends à bord du Carinthia.

Sur ce paquebot, pas de premières. Les cabines de deuxième sont considérées comme premières. Elles sont très confortables. C'est un bateau déclassé ; il ne peut plus lutter de vitesse avec des paquebots plus modernes, qui arrivent à faire la traversée de l'Atlantique en cinq jours. Pour des personnes moins pressées, ces paquebots déclassés offrent l'avantage du confort des premières avec un billet de deuxième.

J'ai vu ce soir les yachts de Rothschild, de [illegible] et de Meunier. Celui-ci n'a pas bougé <u>depuis</u> 5 ans. Il brille comme s'il était neuf. Il a 24 hommes à bord en permanence et les officiers. En déplacement, ils sont soixante.

Nous quittons Le Havre. Le Carinthia s'éloigne lentement du quai et gagne la haute mer. Peu à peu les côtes de France s'éloignent, s'estompent et disparaissent. Le cœur se serre un peu de quitter son pays, la « douce France ». Je pense aux derniers instants de la séparation, aux adieux, à la famille, au village. L'épreuve est dure, mais quand on est jeune, plein de courage, on se ressaisit vite, et « vogue la galère ».

Dans cette traversée, on donne une soirée au profit des sinistrés de la mer. Les artistes sont recrutés parmi les passagers. Je descends dans les cales pour aller chercher ma flûte dans une de ~~mes malles. Ce n'est pas une peine ; il y fait chaud~~, je sue sang et eau, pour les retrouver parmi tant d'autres, dans l'obscurité et la chaleur étouffante.

Nous faisons aussitôt une répétition. Les morceaux à jouer sont faciles, je puis aisément les accompagner avec le piano. Les Anglais exultent d'avoir déniché pianiste et flûtiste.

Au salon, on s'amuse à dire la bonne aventure. Je

trouve sur un almanach Hachette, qui traîne sur une table, la façon de dire l'avenir par les cartes. Trouvaille ! Je prends comme interprète un Français établi au Canada depuis 30 ans, et qui parle très bien l'anglais. Les Anglais sont très superstitieux. Quand je leur ai dit que je pouvais connaître l'avenir (pas moins), il a fallu m'exécuter de bonne grâce.

Naturellement, j'invente beaucoup. Le traducteur, que je ne puis contrôler, doit en faire autant. Les jeunes filles, je les fais marier avec un beau jeune homme très riche, très distingué. Tout le monde est ravi. All right.

Des toasts sont portés en anglais et en français. Le Docteur du bord (30e année) parle aussi, mais un peu trop... grâce au whisky. Il met, me dit-on, les pieds dans le plat, en touchant à la politique anglaise, car il est Irlandais...

Nous attendons avec impatience le moment du débarquement à Saint-John. Depuis deux jours la mer est très calme et nous filons à belle allure. Nous sommes tous les jours en relation par radio avec trois ou quatre navires.

A bord, trois repas par jour, à 8 heures, 13 heures et 18 heures. La cuisine, exclusivement anglaise, est loin de valoir la nôtre. Anglais et Américains le reconnaissent, et c'est pourquoi les bateaux de la French Line, Compagnie Générale Transatlantique, sont si renommés pour la table.

Le petit déjeuner du matin, le breakfast anglais est un repas complet comme les autres, avec porridge, bouillie d'amande d'avoine avec du lait, œufs au jambon, viandes froides, confitures, fruits, toasts beurrés. Comme boisson, à tous les repas, du thé pour les Anglais, du café pour les Français.

A 10 heures, 16 heures, 21 heures, five-o'clok-Tea, c'est-à-dire thé au lait avec gâteaux, pain beurré et grillé.

Les premiers jours, le mal de mer aidant, nous trouvions la cuisine exécrable. Je me souviens en particulier d'une sauce à la menthe et d'un poulet à la confiture !

Au réveil, nous percevons les côtes d'Amérique. Le temps est splendide, avec un beau soleil, que l'on croirait de notre Midi de la France, mais l'air est très vif. Il fouette le visage, mais c'est tonique.

Sur le pont, les hommes d'équipage font les préparatifs de débarquement. Chacun commence à boucler ses bagages et écrit fiévreusement, pour faire partir sa correspondance à l'arrivée. Appuyé au bastingage, tel Christophe Colomb, je contemple les côtes du Nouveau Monde...

Nous débarquons : visite sanitaire, douane, formalités. Un des nôtres glisse à un employé 2 dollars, qui ont pour effet de faire passer nos bagages comme une lettre à la poste.

Nous partons de Saint-John à 18 heures, et nous voici dans le « transcontinental ». Je ne me suis pas séparé de mes compagnons de route du *Corinthian*.

Dans le train, un dollar glissé à l'employé et nous passons la nuit en première classe, dans le pullman.

De larges cages, au-dessus de nos places, s'ouvrent en forme de lit. Le jour, elles sont invisibles, dissimulées dans les parois. Elles comprennent deux couchettes. Au-dessous les sièges sont reliés par deux rallonges, qui forment deux autres lits.

Dans les compartiments longs et très modernes, on trouve fumoirs formant salon de lecture, cabinets de toilette avec eau chaude et froide, et une pile de serviettes. Après usage, même un simple lavage de mains, on met sa serviette au panier. Dans chaque compartiment, il y a un filtre avec de l'eau glacée, une cuisinière toujours allumée, pour faire chauffer les aliments, pour ceux qui veulent faire la cuisine eux-mêmes. Pour certains, ces voyages durent près d'une semaine : de l'Atlantique au Pacifique (de St-John à Vancouver) il faut 5 jours et 5 nuits.

Une personne de service, toute la journée, fait la navette sur le train, balaie, astique, rince les cuvettes, vide les cendriers, nettoie les crachoirs.

Ah ! ces crachoirs. C'est un objet national. On en trouve partout à profusion ! J'étais installé au fumoir, quand je vois un Monsieur se diriger vers moi et

m'envoyer un jet de salive entre les jambes. Je n'avais pas pris garde que j'avais un de ces ustensiles à mes pieds. Les Américains chiquent énormément, et il faut bien un exutoire à leur excès de salive. Ils sont très forts pour envoyer à 2 mètres leur jet, dans l'ouverture largement évasée du crachoir, sans le rater.

En queue des trains, se trouve souvent un wagon observatoire, avec salon-plate-forme à l'arrière, pour contempler le paysage à l'air libre. Le wagon-restaurant, dining-car, est toujours à la disposition du voyageur qui ne veut pas préparer ses repas.

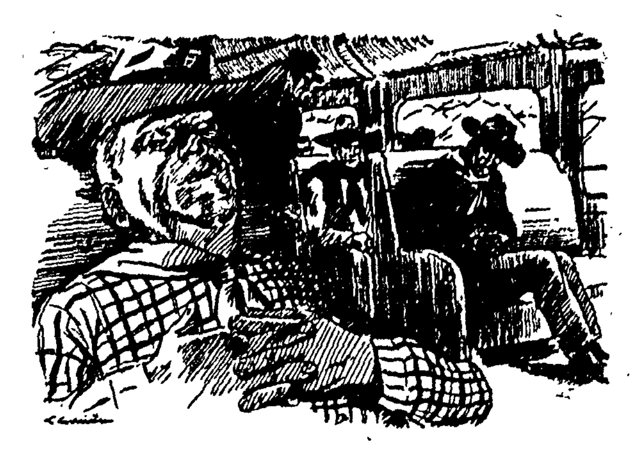
Les fermes défilent avec leurs bâtisses en bois peint, leur aspect est riant, on dirait des cottages.

Nous faisons halte à Montréal et le visitons. Le temps est très doux et les rues sont en plein dégel. « La neige pourrit », comme on dit joliment ici. Des enfants de 15 ans conduisent de lourdes voitures ou passent avec des véhicules légers dans les rues encombrées. Les cinémas abondent. L'armée du Salut fait des quêtes dans la rue avec musiciens et chanteurs.

C'est dimanche, tous les magasins sont fermés, sauf les hôtels et les drug-stores, sortes de pharmacies vendant de tout. La ville semble morte : on ne peut rien acheter, repos absolu. Les lettres même ne partent pas. On ne peut ni chasser, ni pêcher. Les rigoristes anglais vont un peu loin : un reçu signé ce jour-là n'est pas valable, mais on le signe de la veille. Tous les bars sont fermés, mais plus d'un en profite pour se saouler en chambre d'hôtel !

...Je roule depuis 36 heures dans le train de Montréal à Winnipeg. Malgré deux nuits passées en chemin de fer, je me sens alerte. Il fait très chaud dans les compartiments.

Bien des voyageurs portent, bien en évidence, leur billet sur le devant du chapeau, entre le ruban et le feutre ; ils le placent sur le filet s'ils veulent dormir. Le contrôleur jette un coup d'œil sur le billet et laisse le voyageur tranquille, à moins qu'il ne descende à une station voisine. C'est plus courtois que



LES VOYAGEURS PORTENT LEUR BILLET AU CHAPEAU, ENTRE LE RUBAN ET LE FEUTRE...

le coup de pince à poinçonner de nos contrôleurs sur la vitre...

Au wagon-restaurant, on mange fort bien pour un dollar. A l'heure des repas, un employé passe de quart d'heure en quart d'heure avec des conserves de toutes sortes, des fruits, des sandwiches, des boissons. Après, ce sont du tabac, des cigarettes, des cigares, des bonbons, des livres, des magazines, des cartes postales, des souvenirs, et enfin les journaux du jour. Les compagnies de chemin de fer sont soucieuses du bien-être de leurs voyageurs. Il y a trois compagnies anglaises concurrentes pour ce parcours transcontinental : Canadian Pacific Railway (C.P.R.), la C. N. R. (Canadian Northern Railway), la G. T. P. (Grand Trunk Pacific).

Si l'on veut manger chaud la cuisinière allumée, au bout de chaque compartiment, est à votre disposition. Les Anglais s'en servent surtout pour les boissons : on les voit sans cesse une théière à la main.

Depuis Montréal, la campagne est recouverte de neige. Nous avons longé longtemps les Grands Lacs,

véritables mers intérieures, bordés de grandes forêts et de rochers.

Je fais halte 24 heures à Winnipeg, capitale des provinces de l'Ouest Canadien (Manitoba, Saskatchewann et Alberta). C'est là que vivaient autrefois les immenses troupeaux de buffalos, cette contrée étant recouverte de l'herbe à buffalo, le buffalo-grass.

Winnipeg est une grande ville, très moderne d'allure, très américaine, parce que très récente. L'Anglais domine et on entend peu parler français. Je suis toujours avec mes compagnons du *Corinthian*, que je ne dois quitter qu'ici.

De Winnipeg à North-Battleford, encore un jour de voyage, à travers des cultures à perte de vue. Elles alternent avec de petits bosquets et d'innombrables lacs.

Et c'est le terme du voyage.

II

DANS LA GRANDE PRAIRIE

A North-Battleford, j'ai l'agréable surprise de trouver à la gare l'abbé Esquirol, tout à fait par hasard.

J'étais allé à l'hôtel Métropole, en face de la station, pour retenir une chambre. Je demande au patron s'il me serait possible d'avoir une voiture, le lendemain, pour me rendre à Jack-Fish Lake, distant de 50 kilomètres. Il me fait savoir que le curé de Jack-Fish, l'abbé Esquirol, vient de partir à la station : il doit prendre le train (celui que je viens de quitter) pour Delmas, trois stations plus loin.

Vite, je file à la gare, au pas de course, et je cher-

che un bon moment l'abbé dans tout le train. Enfin, je l'aperçois et je me précipite. Il renonce à son voyage, nous revenons à l'hôtel.

Nous bavardons. Il me parle de sa paroisse : ce n'est encore qu'un village en éclosion. Les rues sont tracées autour du lac, et les trottoirs posés à l'endroit où sera la prochaine station de chemin de fer. Etrange pays où l'on commence à poser les trottoirs avant de bâtir !

Le lendemain, visite de North-Battleford, ville très récemment construite. Nous parcourons des rues entières avec trottoirs, où on ne trouve parfois que trois ou quatre maisons de loin en loin. Dans tout l'Ouest sévit la fièvre de bâtir et le désir d'arriver bon premier... Les villes qui atteignent un développement rapide s'appellent des mushroon-city, ville champignon.

On n'entend parler dans ce pays que de spéculation sur les terrains. Tout le monde spécule, même l'abbé. Il est déjà propriétaire de 100 hectares, dont il a payé la moitié. (On achète beaucoup à tempérament). Il possède cheval, voiture, poulain, génisses et quelques bêtes à corne. Il fait son petit « businessman ».

Dans ce pays, liberté la plus absolue. On ne s'occupe ni de vos idées politiques, ni de vos croyances religieuses, et personne ne se soucie de ce que fait le voisin. Nul préjugé et nulle distinction dans les différentes classes sociales. Au bar, le manœuvre choque son verre amicalement avec le magistrat, même s'il ne le connaît pas. Si ce magistrat veut labourer sa terre ou blanchir sa maison lui-même, on trouve cela tout naturel.

Nous partons demain avec des métis du Jack-Fish, venus en ville, à qui nous avons proposé 5 dollars pour nous transporter avec nos bagages. Les miens sont volumineux.

Les métis sont une race croisée d'Indiens Peaux-Rouges et de blancs. Suivant que le croisement s'est fait avec des Anglais ou des Français, on les appelle métis Canadien-Anglais ou Français. Ces derniers

sont les plus nombreux, car les Français ont été les premiers des « Coureurs des bois ».

Malgré leur tenue moderne, on les reconnaît facilement à leur teint rougeâtre et à la ligne du nez et des lèvres. Ils sont très intelligents, mais souvent très fainéants. Ils s'adonnent beaucoup à la boisson. Je remarque dans toutes les villes traversées beaucoup de monde dans les bars. Le café comme chez nous n'existe pas : on ne s'asseoit pas. Ce qui me surprend, c'est de voir, en plein jour, le matin même, des gens ivres, titubant dans la rue.

Les lois interdisent de vendre des boissons alcoolisées aux Peaux-Rouges, sous peine de suppression de la licence du bar, qui est un des gros profits pour le tenancier d'un hôtel ; mais on n'en tient pas toujours compte. Les Peaux-Rouges échangent bien souvent leurs fourrures contre de l'alcool frelaté, ce qui explique la disparition de cette race. Dans les solitudes désertiques du Grand Nord, la surveillance de la police montée ne peut évidemment s'exercer toujours de façon efficace, quoique la *Royal Monted Police* soit la meilleure du monde.

L'abbé me conte tout cela. Il m'explique encore que la région où nous sommes est l'ancien Far-West : d'immenses cultures s'y étendent à perte de vue, avec de grandes fermes à l'aspect riant. C'est la grande prairie, l'ancien domaine du buffalo.

D'énormes troupeaux de bisons y paissaient autrefois en liberté, et parfois si nombreux qu'il leur fallait des jours entiers pour traverser les rivières, à la file indienne, dans les endroits guéables, au cours de leur migration. On estimait à 100 millions leur nombre au XVIIe siècle. Il en restait encore, en 1860, neuf millions environ. Il n'en reste plus que quelques milliers en réserve.

L'Indien trouvait là une nourriture abondante et saine. Le buffalo suffisait à tous ses besoins et lui fournissait aussi des vêtements inusables et la tente. Quoique cet animal pesât un millier de kilos, le Peau-Rouge ne prenait que les parties les meilleures de la chair, la langue et la bosse sur le dos. Malgré

ce gaspillage, l'Indien n'aurait jamais pu exterminer la race, que l'on croyait inépuisable. Mais les blancs firent une telle chasse au buffalo, d'abord par sport, puis pour affamer les Peaux-Rouges et les vaincre plus facilement, que la race des bisons a presque complètement disparu. Le gouvernement canadien a recueilli les derniers survivants et les a parqués dans le parc national de Waingrhit, dans les Montagnes Rocheuses, où ils se repeuplent normalement et avec rapidité.

Partis à 15 heures pour Jack-Fish, nous arrivons à 22 heures. Les métis sont des conducteurs émérites. J'ai fait le voyage, juché à l'arrière, sur les bagages, confortablement assis sur le matelas d'un lit pliant, acheté le matin. En Amérique, les *buggy*, voitures légères sur hautes roues, paraissent si fragiles que l'on hésiterait à y monter, et cependant elles sont très robustes. Elles passent partout, dans la prairie souvent remplie d'ornières, de trous de blaireaux ou de gopheurs.

Pratiquement les routes n'existent pas encore dans l'Ouest. Les roues finissent par tracer de multiples pistes, qui se déplacent sans cesse, aux endroits qui deviennent mauvais. A certains passages sablonneux, 10 à 12 sentiers se côtoient parallèlement. Ces pistes s'appellent des *trails*. Autrefois c'étaient les sentiers de guerre des Indiens.

Si les métis sont d'aussi bons conducteurs, cela tient au sang Peau-Rouge qu'ils ont dans les veines. Ils passent sur ces trails à toute vitesse et même dans les endroits qu'ils connaissent peu, aux bifurcations souvent compliquées de plusieurs chemins, ils n'hésitent pas un instant et ne s'égarent jamais, même par nuit noire. Le Peau-Rouge et le métis ont le sens de l'orientation. Avec eux on peut être pris l'hiver par les pires tempêtes, on s'en tire toujours. A un moment, mon conducteur regarde la lune et dit : « Il est 21 heures et demie. » Je regarde ma montre, c'est exact.

Non loin du Jack-Fish se trouve une réserve de Peaux-Rouges. Le gouvernement leur donne une cer-

taine étendue de terrain, suivant l'importance de la tribu. Dès que la colonisation s'étend et qu'ils ne sont plus entourés que de blancs, le Gouvernement leur affecte une autre réserve plus au Nord, afin de donner, en concessions, les terres qu'ils occupaient. On dépossède ainsi ces pauvres Indiens et on les refoule sans cesse.

Après la guerre que leur firent les Américains, les Anglais et les Français, certaines tribus n'acceptèrent pas le traité qui leur était imposé, estimant que les Blancs ne respectaient pas la parole donnée (les Peaux-Rouges ne connaissent pas l'écriture). Ce qui reste de ces tribus dissidentes vit d'une vie nomade, un peu partout, sur les bords des lacs, dans les forêts. Ils n'ont pas droit à la « réserve indienne » et à la pension de quelques dollars par an que le Gouvernement alloue aux autres.

Pendant le trajet, nous apercevons une aurore boréale, vraiment curieuse. Des bandes de lumière multicolores se déplacent à tout instant dans le ciel, au Nord. Les métis les appellent des *marionnettes*.

Tout le long du chemin, le gibier pullule ; sur les lacs, des bandes de canards, de grosses poules d'eau, qui ne se lèvent qu'à quelques mètres de la voiture ; dans la prairie, des poules de prairie, semblables à notre perdrix grise, mais plus grosses. Spectacle à faire rêver bien des chasseurs français !

En arrivant chez l'abbé Esquirol, nous buvons une bouteille de vin de France, de ces quelques bouteilles qu'il garde religieusement. Voilà qui vaut mieux que toutes les bières, thés et whisky américains.

Le lendemain, dimanche, fête des Rameaux à la mission, je fais connaissance de mon nouveau village et de la plupart des paroissiens.

Cent personnes environ assistent à la messe, tous venus en voiture, parfois de très loin. La majorité ont leur *buggy*, attelé de deux chevaux, bien harnachés ; les moins fortunés, assez rares, arrivent avec la voiture de travail. Tous sont très fiers de leur attelage, et le dimanche, ils mettent les plus beaux

harnais à leurs chevaux les plus rapides : en route, ils sont très fiers de « gratter » un voisin.

Toutes ces voitures s'alignent autour de l'église, formant un ensemble pittoresque.

La modeste chapelle est loin d'être une basilique, mais elle est fort jolie dans sa simplicité, au milieu d'un tel décor.

L'abbé Esquirol m'héberge au presbytère, en attendant que je m'installe sur mes terres.

Dans la semaine, je reçois enfin des nouvelles de France que j'attendais avec impatience. Il y a au Jack-Fish un Post-Office, bureau de poste, mais bien différent des nôtres. Le P. O. est tenu par un simple particulier, fermier très souvent, qui descend deux fois par semaine à Battleford, pour porter et prendre le courrier. Parfois c'est le General store, magasin vendant de tout, qui tient la poste. Dans ces conditions, le service laisse parfois à désirer, surtout si le titulaire est négligent.

Notre post-master postier, John Ness, un Irlandais, est assez consciencieux. C'est un bon vieux, habitant le pays depuis fort longtemps, et qui a connu le beau temps du Buffalo. Il regrette cette époque où les troupeaux étaient tellement denses que la prairie en était noire.

Les habitations, ici, ne sont pas luxueuses : des maisons primitives, bâties en rondin, qu'on appelle *Shake*. Cependant, l'intérieur est souvent très confortable et surtout très chaud (dans ces pays, le thermomètre peut descendre à moins 50 degrés). Si les demeures sont douillettes, les vêtements le sont aussi. Certains accoutrements sont même risibles : gants énormes, manteaux épais, qui font ressembler à un ours, casquettes à poil ne laissant apparaître que les yeux, le nez et la bouche ; doubles chaussures.

Je viens de visiter ma concession que l'abbé Esquirol m'a procurée, à une dizaine de kilomètres environ. Si l'on veut une bonne terre, il faut aller la chercher loin de la mission : tout autour, les meilleures sont prises.

En visitant ma terre, nous rencontrons un Indien Peau-Rouge, chassant le rat musqué avec des pièges. Nous nous approchons pour voir trois rats musqués qu'il vient de capturer. Il nous accueille avec bienveillance, sans mot dire, car ils ne connaissent que leur dialecte, le Cree, sauf quelques rares individus baragouinant quelques mots d'anglais. Depuis leur soumission, ils sont très paisibles. Celui-ci est un bon vieux aux longs cheveux retombant sur l'épaule. Son costume est orné d'une ceinture de peau, brodée avec des perles de différentes couleurs, d'un très bel effet ; il est chaussé de mocassins indiens.

Les Peaux-Rouges de cette contrée sont de la race Hurone, disparue. Au XVIIe siècle, ils étaient sans cesse en guerre avec les Iroquois. Du temps de Champlain, ces Hurons étaient les alliés des Français, et les Anglais, pour contrebalancer notre influence sur des territoires qu'ils convoitaient, se firent des Iroquois des alliés et les poussèrent à la guerre contre les Hurons.

La veille de Pâques, je me trouve seul au presbytère, l'abbé étant allé dans la paroisse voisine, pour les confessions. D'habitude, c'est lui qui fait la cuisine (il n'a point de servante). Seul, me voilà obligé de prendre la queue de la poêle. Je ne m'en tire pas trop mal, avec plat de macaroni en sauce blanche, œufs au plat, poule de prairie, du saucisson de France, pommes de terre frites, fromage, confiture, café...

Cette poule de prairie (appelée faisan au Canada) a été tuée de curieuse façon. J'étais encore couché, quand l'abbé rentre au presbytère, après sa messe, et me dit : « En sortant de l'église, je viens d'entendre un faisan chanter sur le toit ». Il décroche son fusil et rentre avec le faisan.

Comme « ordinaire », nous mangeons du bœuf, abattu il y a quatre mois, à l'automne. Il est encore fort bon. La ville est loin, l'approvisionnement difficile : pour se procurer de la viande de boucherie, on s'entend au début de l'hiver, à deux, trois, quatre familles, pour tuer un bœuf, que l'on partage et qui gèle aussitôt. On range les quartiers dans une pièce



NOUS RENCONTRONS UN PEAU-ROUGE CHASSANT LE RAT MUSQUE...

qui ne sera pas chauffée, une grainerie par exemple, et on le découpe au fur et à mesure des besoins, avec la hache ou la scie, comme du « frigo ». Ainsi on mange de la viande fraîche tout l'hiver. L'animal est abattu à la carabine, d'une balle dans la tête (même si c'est un cochon). On n'utilise pas la tête, que l'on jette aux chiens ou aux loups.

Je rencontre souvent dans la prairie des gamins à cheval. Ils galopent tant que leur monture peut donner. Ce sont des cavaliers-nés. A 5 ou 6 ans, ils savent atteler, conduire ; ils partent souvent seuls, très loin, ce qui fait d'eux, ensuite, d'excellents cavaliers ou cow-boys.

Tous les animaux vivent en liberté dans la prairie, à l'état sauvage. De temps en temps le propriétaire part à cheval pour les rassembler et reste quelquefois plusieurs jours à les chercher. Ces animaux voient rarement l'homme et deviennent sauvages ; le cow-boy, pour les attraper, les suit au grand galop de sa monture et lance le lasso en pleine course. Il manque

rarement l'animal visé : il le saisit — le « cabresseï » — (« cabrès » est le nom canadien du lasso) soit par le cou, soit par les pattes de devant ou de derrière, ou par les quatre à la fois. Ce sont de véritables virtuoses, et ces exercices ne sont pas sans danger, mais les cow-boys ont une telle habitude du cheval que c'est pour eux un amusement.

L'abbé est navré qu'il y ait dans son territoire beaucoup de jeunes gens en âge de se marier, et peu de jeunes filles. Il n'est cependant pas rare de voir des familles de 15, 18 enfants, que les parents élèvent très chrétiennement. Ainsi, l'on voit des jeunes gens, des hommes mûrs, faire matin et soir leur prière à genoux, même loin de chez eux. Ils ignorent totalement le respect humain, et dans une chambrée de bûcherons, en plein bois, au milieu d'hommes de toutes races et de toutes religions, il est courant de voir un Canadien-Français se mettre à genoux pour faire sa prière. Personne n'y prend garde, et à plus forte raison ne s'en moque.

Au Canada et dans toute l'Amérique du Nord, il n'est pas question de faire une dot à la jeune fille. Les parents lui font simplement cadeau de quelques têtes d'animaux, s'ils sont riches.

Il vient d'arriver un Canadien-Français pour choisir une terre, et l'abbé exulte, d'abord parce que le nouveau venu est catholique, et surtout parce qu'il a quatorze filles, dont une seule est mariée. Il est reparti pour Québec chercher sa nombreuse famille. Quelle aubaine pour la mission !

III

SUR MA TERRE

Six mois ont passé. J'ai gagné un assez beau pécule en travaillant chez les étrangers... L'heure est venue de travailler à mon propre compte.

Me voilà installé sur ma concession — sur mon *homestead* — et dans la solitude la plus absolue. J'ai perdu la notion du temps ; depuis une semaine, je n'ai vu qu'une personne allant visiter des concessions. Je lui ai donné ma maigre hospitalité, pendant une nuit.

Mon plus proche voisin, un Canadien-Français, est à 6 kilomètres. Je lui demande, de m'aider à bâtir étable et maison, car au Jack-Fish, je n'ai pu trouver personne pour me donner un coup de main.

Il consent à me donner trois jours, à condition que je les lui rende.

Nous coupons, charrions le bois et montons la carcasse de l'écurie et posons le toit en tourbe. Les chevaux — car j'ai acheté un splendide poulain et deux autres bêtes — seront à l'abri du soleil et de la pluie. Il ne reste plus qu'à « bousiller » avec un mortier de terre et de foin haché.

Pour l'instant, n'ayant pu me procurer une tente, je couche en plein air, sous le caisson de la voiture renversée.

Pendant que le voisin était là pour m'aider, un orage a éclaté. Nous avons eu juste le temps de descendre le coffre de la voiture, qui s'enlève, et de le retourner. En hâte, nous nous y réfugions avec les

couvertures et le sac de farine. Tout le reste souffre de la pluie.

J'ai laissé le coffre ainsi installé et j'y couche tous les soirs. Ce n'est évidemment pas très haut comme plafond, je dois y rentrer à quatre pattes, comme dans une tanière, mais une fois dedans, je suis bien au chaud. Je ne puis donc y installer mon lit pliant, et je mène une vie un peu dure, à la Robinson Crusoë.

Je me trouve dans l'obligation de faire ma cuisine en plein air. Mon poêle est installé près de la voiture, à côté des caisses dans lesquelles j'ai apporté tout mon matériel. Elles me servent de table, de siège et de garde-manger. Le vent fait parfois dégringoler le tuyau du poêle.

Mes provisions se composent de porc salé, de pommes de terre, œufs, farine, confitures, café, sucre. Le premier jour, je fais un trou dans la terre pour tenir la viande au frais. Dans la nuit, il a plu, et le trou s'est rempli d'eau...

Je prépare, avec du sel et de l'eau, de la saumure, dans laquelle je mets le porc pour le conserver.

Pour la viande fraîche, je n'ai que l'embarras du choix. Un petit lac en bordure de ma concession est toujours plein de canards, de sarcelles, de poules d'eau, et dans la prairie foisonnent poules de prairie et lièvres. Je prends mon fusil, toujours à portée, et je tire dans le tas. Je n'en tire pas beaucoup, car tous ces volatiles sont longs à préparer, et il me faut de la cuisine expéditive. Il n'est pas question de plumer : un coup de hache sur le cou, sur les ailes, sur les pattes... Comme on ferait pour un lapin, j'écorche... et j'arrache plumes et peau en même temps.

Un lièvre, tué à quelques mètres de mon campement, avait six petits lapereaux dans le ventre. Quel dommage !

Je commence à défricher et à labourer, avec ma charrue neuve.

Dès que j'ai fini de me servir des chevaux, je les lâche dans la prairie, avec des entraves aux pieds, pour les laisser paître. J'ai soin de mettre une cloche au cou de l'un d'eux. Dès que j'entends le son un peu

lointain, je vais les chercher pour qu'ils ne s'éloignent pas trop.

La pluie me donne parfois un moment de répit. J'ai attelé pour labourer et j'ai dû trois fois dételer, laissant les chevaux harnachés pacager dans la prairie, en attendant une éclaircie.

J'en profite pour écrire ma lettre hebdomadaire à ma mère. Est-ce aujourd'hui vendredi ? Samedi ? Je ne parviens pas à le déterminer. Et pourtant je dois aller au Jack-Fish pour renouveler les provisions. Je préfèrerais y aller un dimanche, mais le soleil, qui me suffit pour connaître approximativement l'heure de la journée, ne m'indique pas le jour...

L'occasion se présente de faire le cow-boy. Une cinquantaine de bêtes à cornes paissent autour de mon campement, attirées sans doute par le foin que j'ai apporté. Je les chasse à quelques centaines de mètres, mais aussitôt le dos tourné, les voilà qui reviennent. De guerre lasse, j'enlève les harnais à un de mes chevaux, je l'enfourche sans selle et je me lance bride abattue sur la bande, que je mène à fond de train à 3 ou 4 milles plus loin. Je remarque dans la bande un taureau tellement maigre que ses os semblent percer la peau.

En dix jours, trois gros orages. Pauvre de moi ! Le premier, je l'ai encaissé sur le chemin de Jack-Fish, où j'allais chercher ma charrue. Les habitations sont si peu rapprochées que lorsque l'on se trouve pris par l'orage dans la prairie, il faut en prendre philosophiquement son parti. Cette pluie me retarde beaucoup pour mes labours. J'en ai subi un autre pendant que j'étais en train de préparer mon repas. Il m'a fallu me mettre rapidement dans ma boite. La pluie a éteint mon poêle...

Quant à me raser, je reste quelquefois quinze jours sans le faire, attendant l'occasion de descendre à la mission le dimanche. Je ressemble à l'homme des cavernes. Mais je ne puis guère m'admirer, ne possédant qu'un bout de miroir de poche tout fendu.

Mes labours terminés, je loue mes chevaux à un Anglais pour aller au Lac Vert, à 140 milles (450 ki-

lomètres aller et retour). Je les loue ensuite pour aller au Lac des Prairies, à 350 kilomètres. Il faut environ 7 jours pour faire ce trajet. Ils le font en 5 et demi, et rentrent fourbus.

Je bâtis une cabane rudimentaire et m'installe de mon mieux.

Comme la plupart des colons, je fais moi-même mon pain. Je pétris à la main dans une grande terrine profonde, et je cuis tous les deux ou trois jours. Je commence à faire dissoudre de petites galettes de levure, comme une pièce de cent sous, appelées Yeast-Cake, car on ne garde jamais le levain de la pâte précédente. Une fois la levure dissoute, j'en fais un mélange clair avec de la farine que je laisse fermenter pendant une demi-journée, et j'ai mon levain. Je pétris ensuite la farine, et quand elle est devenue une pâte consistante, je la laisse lever sous une couverture. Je la repétris, la fais lever une seconde fois, et il arrive qu'elle déborde parfois du récipient... (Les farines sont ici de toute première qualité, faisant du pain très blanc, très levé et très facile à digérer). Je découpe ensuite la pâte dans des moules et la mets au four de la cuisinière, spécialement conçue pour la cuisson du pain. Le pain en sort bien levé, doré à souhait... si on ne le laisse pas brûler !

Si je veux aller plus vite quand il arrive des convives au moment du repas, alors que la provision de pain tire à sa fin, je prends un autre genre de levure en poudre, du Baking powder, que je mélange avec de la farine, et dont je fais une pâte consistante que je découpe en petites miches de la grosseur du poing. Je les mets aussitôt au four et quelques minutes suffisent pour en faire des petits pains craquants et appétissants. On peut aussi cuire cette pâte dans la poêle, avec de la graisse, comme chez nous une grosse crêpe. Les Indiens appellent ce pain de la Banneck, et je m'en contente quand je suis pressé.

IV

GRANDE PECHE SOUS LA GLACE

Vais-je passer l'hiver « sur ma terre », seul dans ma cabane provisoire ? Les labours sont achevés depuis longtemps : je n'ai plus grand'chose à faire ici jusqu'au printemps.

L'abbé, qui s'est bâti un presbytère tout neuf, me propose de me laisser son ancienne maison, pour les mauvais jours. J'accepte avec joie.

C'est une grande bâtisse à deux pièces, à côté de l'église. J'arrange l'intérieur avec quelques étagères, un garde-manger, une table, deux bancs et un poêle pour faire la popote. Je tapisse les murs avec des cartes demandées au Ministère de l'Intérieur, à Ottawa.

Mes chevaux sont en liberté dans la prairie. D'ici je vois le lac Jack-Fish à 500 mètres. Je vais à la pêche en canot, et une cuillère à la traîne me procure des émotions et de belles prises. Un jour je tue un pluvier, quatre canards, une sarcelle et une poule de prairie. D'un seul coup, j'abats trois canards !

Le 1er septembre, je fais, avec un camarade, l'ouverture officielle de la chasse. On peut chasser toute l'année pour se nourrir, mais on célèbre tout de même l'ouverture.

Nous partons deux en voiture légère et voici qui n'est pas un conte de Tartarin. Nous tuons le premier soir : 47 canards, 3 poules de prairie, 2 poules d'eau, 2 sarcelles, 2 bécassines, en tout 56 pièces. Le

coffre de la voiture était plein. Sur un petit ruisseau, nous abattons 30 canards sans bouger de place. Nous ne tirions jamais une seule pièce et nous attendions que plusieurs soient dans la ligne de mire. Le combat cessa faute de munitions.

Encore endolori de la longue chevauchée de la veille, je me lève un peu tard et je prépare une poule de prairie que je fais rôtir pour mon déjeuner. Je me régale à l'avance à l'idée de déguster ce volatile dont j'ai tout spécialement surveillé la cuisson pendant une heure. A midi, j'étais en train de découper ce rôti, dont une aile allait s'abattre dans mon assiette, quand soudain entre l'abbé Esquirol. Il vient faire un brin de causette. Il jette un coup d'œil sur mon plat et s'écrie : « Vous badinez, c'est vendredi ». Coup de massue ! Mon rêve s'envole. L'annonce d'un krach financier n'eût pas frappé plus cruellement un banquier à table. Si j'ai perdu la notion du temps, l'abbé ne l'a pas perdue. Que faire ? Remiser ma poule et me contenter d'un maigre repas. Je me disais tout bas : « Sapristi ! Il aurait pu venir une demi-heure plus tard, une fois le délit involontaire consommé » !

L'abbé m'avait fait cadeau d'une bouteille de vin, reçue de France. Il m'en restait encore un peu, après y avoir ajouté de l'eau pour le savourer plus longtemps ! Je pris le soir ma revanche, en faisant mijoter une soupe de légumes consistante, qui boucha toutes les fissures que le maigre déjeuner avait pu faire dans mon estomac. Je l'arrosai d'un bon verre de vin. Je regrettais néanmoins ma poule froide, qui gisait au fond du garde-manger.

Je cours plusieurs jours à la recherche d'un de mes chevaux, qui a brisé ses entraves et gagné le large. Je soupçonne qu'il est revenu à l'endroit où il a été élevé, à 15 ou 20 milles. C'est fréquent. Ils reviennent toujours vers les lieux qui les ont vu naître. (Quand on n'a pas besoin des chevaux, on les lâche en liberté et on ne s'en occupe pas, même pendant l'hiver, où ils trouvent leur nourriture sous la neige, en piochant.)

Après de multiples errances et de vaines recher-



J'AVAIS ATTACHE UN LONG CORDEAU A MON MOLLET...

ches, je rencontre une bande de chevaux, parmi lesquels je reconnais ma jument perdue. Mais jamais je ne pourrai la prendre dans la prairie ! Les chevaux, en liberté, redeviennent sauvages. Je pousse donc la horde entière chez un rancher voisin. Quand toute la bande est dans le corral (*enceinte en palissade*), peu à peu j'élimine les autres. Une fois la jument seule, je puis la prendre facilement.

Il commençait à faire « frét », comme on dit ici. Déjà moins 20 degrés. L'hiver était proche. On était fin septembre.

C'est alors que je tuai pour la première fois deux perdrix de savane assez rares, à la chair plus fine que la poule de prairie. Je tuai aussi un lièvre de couleur fauve, n'ayant pas encore son pelage blanc d'hiver.

Avec l'abbé nous sommes allés visiter les filets sur le lac. Pendant que je ramais, j'avais attaché un long cordeau à mon mollet, au bout duquel traînait une cuillère ondulante. Dès qu'un poisson mordait, je sentais une secousse dans le mollet, j'arrêtais, je tirais

la ligne et ramenais un brochet ou une perche. Ce lac du Jack-Fish est excessivement poissonneux. Le brochet abonde, ainsi que le nom du lac l'indique, puisque *Jack* veut dire brochet. Certains sont énormes et pèsent jusqu'à 30 livres, et ont un mètre de long. Nous primes en quelques heures 50 livres de poisson ; le fond de la barque en était plein. Nous laissâmes deux énormes brochets que nous ne pûmes emporter.

L'ancien presbytère est maintenant retapé et habitable. Le dimanche avant la messe, bien des paroissiens viennent se chauffer chez moi. Avant, ils allaient chez l'abbé, mais bientôt j'aurai plus de clients que lui. Ils sont plus libres avec moi pour plaisanter.

J'entends dans la nuit des loups coyottes hurler. D'abord on en entend un, puis deux, et bientôt plusieurs répondent dans le lointain. On en voit passer pendant le jour, mais ils se tiennent à distance, sauf si on est en voiture ou à cheval. Ils se laissent alors approcher de plus près.

J'accompagne l'abbé Esquirol au lac Minuit et au lac des Roches, où se trouvent quelques paroissiens métis qu'il visite deux ou trois fois l'an, à une cinquantaine de kilomètres au Nord. Nous partons de bonne heure et déjeunons sur le bord d'un lac, pendant que les chevaux broutent dans la prairie. Nous avons pris une grande voiture, afin d'emporter tout le campement : chapelle portative, munitions de chasse, avoine pour les chevaux, couvertures. Nous prenons même une bouteille de vin, pas de messe, mais de table, ce qui est un luxe.

Le lendemain, il dit sa messe chez les habitants du lac Minuit. Les gens des environs ont été prévenus, une douzaine en tout. La plupart se confessent et communient. Tous sont métis Canadiens-Français.

Nous partons ensuite pour le lac des Roches, et le lendemain, même cérémonie que la veille. Les habitants veulent nous garder pour chasser, et l'abbé, toujours passionné de chasse, y consent. Nous rapportons au retour quantité de gibier, du bœuf frais, des choux, du beurre, que ces gens nous donnent.

De retour au Jack-Fish, je ramasse sur le bord du lac d'abondantes charges de bois mort, pour me chauffer, pendant le long et rigoureux hiver.

J'ai l'intention d'aller, le mois prochain, faire la chasse au rat musqué, dans le Nord. Un Indien en a pris dernièrement 300 en trois jours. La peau vaut environ deux à trois francs. Je viens d'acheter une belle peau de loup pour 10 francs.

Lacs et rivières sont gelés depuis une semaine, pour ne plus dégeler qu'au printemps. Nous sommes en novembre. Le Jask-Fish, très grand, n'est complètement pris que sur les bords. Mais dans quelques jours il ne formera plus qu'une vaste patinoire, et on pourra le traverser avec voitures et chevaux. Il va se peupler de petites cabanes pour la pêche d'hiver, sous la glace.

J'amène cinq charges de bois mort du bord du lac. Il me suffira de quelques charges de bois vert pour entretenir le feu pendant la nuit, dans un poêle spécial. Dans toute maison, il existe un poêle pour la nuit, un pour le jour.

Voilà l'hiver définitivement arrivé. Il fait un froid polaire, mais ce froid est sec et sain. Les soirées dansantes d'hiver vont commencer. Elles sont très fréquentées. Rares sont ceux qui, malgré des températures de moins 40 degrés, manquent une de ces soirées. On danse toute la nuit. L'hiver n'impose pas un grand travail de jour, et on a tout le temps voulu pour rattraper le sommeil perdu.

Je suis invité à deux soirées. Je me rends à la première invitation, malgré la neige qui tombe drue et me fouette le visage, lancée par un vent de face. La neige ici n'est pas grasse comme en France, mais fine et pulvérulente, piquant le visage comme des aiguilles.

Je pars à 19 heures par une nuit très obscure. Je laisse le cheval me conduire ; il ne s'égarera pas. Je me dis en moi-même que je suis fou de sortir par un temps pareil pour aller danser, et je m'imagine que les danseurs seront peu nombreux. Je ne presse pas ma monture. Je suis alors dépassé par une pleine

voiture de gens chantant des chansons canadiennes, puis par une autre aussi bruyante, puis par des cavaliers. Tous ces équipages filent bon train, comme s'ils avaient peur d'arriver en retard.

A destination, nous sommes une quarantaine, malgré le mauvais temps. A minuit, on sert un lunch et je pars à deux heures, laissant mes compagnons danser jusqu'au jour. Au retour, il ne neige plus. Je suis bien couvert et mollement emmitouflé dans des couvertures. Néanmoins, je regrette mon lit.

Je ne me rends pas à la seconde invitation.

La pêche m'intéresse bien davantage, et voici la bonne saison pour s'y livrer. Je fais équipe avec deux Bretons, les frères Nédélec. Ils ont pratiqué ce sport lucratif pendant sept ans et sont très au courant.

Nous dressons une petite cambuse en toile, faite d'une petite tente amovible, sur patins, avec un minuscule poêle à l'intérieur, fixé sur deux traverses. On la déplace d'un trou de visite à l'autre.

Le poêle ronflant toute la journée dans la cambuse, visiter les filets n'est plus aussi pénible, surtout quand le vent souffle fort. Néanmoins les doigts deviennent vite gourds au contact de l'eau glacée, et il faut les approcher vite du poêle rouge pour les dégourdir. Une fois la cambuse en place sur un trou de visite, on ne sort plus que pour aller tirer la corde qui permet de rentrer le filet sous la glace.

Pour poser les filets sous la glace, la première fois, on fait d'abord un trou carré central, avec la hache, de un mètre de côté, qui sera le trou de visite journalier. Lorsque la glace devient plus épaisse, on fait quatre entailles profondes dans la glace jusqu'à l'eau, avec la hache, afin de détacher un gros bloc. Comme il serait trop lourd pour le sortir, on appuie dessus avec un bâton, pour le faire glisser sous la couche de glace.

On prend ensuite une perche, la plus longue possible, à laquelle on attache un cordeau. On passe cette perche par le trou, dans la direction du filet à poser. Celle-ci flotte sur l'eau, sous la glace, et par transparence on aperçoit une ligne noire, indiquant

la position de la perche. En faisant un petit trou triangulaire à son extrémité, on fait avancer la perche d'une longueur sous la surface, et ainsi de suite jusqu'à la longueur du filet à poser. A cet endroit, on fait un trou de 50 centimètres sur 50 centimètres, pour permettre d'attacher le filet à une longue perche, piquée au fond du lac, dans la vase.

On revient au grand trou central ; on attache au cordeau, qui a suivi la perche, le filet à poser. Pendant que l'un de nous guide le filet vers le trou central, un autre tire la corde à l'autre extrémité, au trou de 50 sur 50. Le filet posé, on prend deux longues perches de 3 à 4 mètres, suivant la profondeur, auxquelles on attache les deux extrémités de l'engin. Afin de bien utiliser le trou central de visite, travail assez long, on fait partir de ce trou quatre filets, dans les quatre directions opposées. Il faut attacher les filets aux perches un peu au-dessous du niveau de la glace, sinon ils se prennent à la surface et sont perdus.

Pour la visite du filet, le lendemain, nous enlevons avec la hache et une pelle la glace qui s'est formée pendant la nuit. Nous sortons alors la perche du trou opposé au trou de visite, et nous détachons le filet, auquel nous nouons le cordeau qui a servi à le poser et qui suivra le filet. Nous tirons alors par le trou central le filet, dont nous détachons, au fur et à mesure qu'ils se présentent, les poissons pris. Nous les jetons sur la glace par la porte de la cambuse entr'ouverte. Une fois l'opération terminée, l'un de nous va au trou de 50 sur 50 pour tirer le cordeau, qui a suivi le filet pendant la visite. Le filet se trouve ainsi replacé.

Les pêcheurs font ordinairement deux repas par jour, un le matin avant de partir, et un le soir en rentrant. Nous faisons le repas de midi dans la cambuse. Au moment du déjeuner, nous prenons le premier poisson qui se présente au filet. L'un de nous l'écaille, le vide, le rince dans le trou de visite et le voilà dans la poêle sur le feu. Les deux autres tirent le filet et sortent le poisson. Nous apportons tous les

matins pain, thé, sucre, dessert. De temps en temps, lorsque nous sommes fatigués de poisson, nous emportons quelques tranches de beefsteack gelé.

Lorsque nous avons fini de visiter les quatre filets d'un trou, nous faisons glisser la cambuse jusqu'au trou suivant. Chaque permis de pêche donne droit à quatre filets de 100 yards. Nous avons donc posé douze filets. Nous sommes des mieux outillés. Certains font la pêche avec des moyens de fortune rudimentaires.

D'autres, non loin de nous, pêchent en plein air. Les filets, aussitôt sortis de l'eau, se gèlent, et ils ont du mal à les remettre à l'eau. Le poisson s'embrouille souvent dans les mailles et ils doivent sortir les mains des moufles et les mouiller. Opération peu agréable avec de tels froids ! Avec notre façon de procéder, nous pouvons visiter deux fois plus de filets par jour.

Ma moustache cependant commence à devenir un inconvénient sérieux, avec son amas de glaçons. Je comprends pourquoi les Américains sont complètement rasés !

Dès les premiers jours, la pêche s'annonce bonne. En trois jours, nous prenons 300 poissons, dont la moyenne est de 3 à 4 livres pour le White-Fish. Il vaut 20 centimes la livre, la perche 15 centimes, et le brochet n'a pas de valeur. On le donne aux voisins qui le feront dégeler au printemps et le donneront aux poules pour activer la ponte.

Après une semaine, nos prises s'élèvent à 1.400 ; résultat très satisfaisant. Le lundi, les filets étant restés deux jours sans être visités, nous retirons 400 poissons, dont certains brochets de 20 à 25 livres.

Les places sont plus ou moins bonnes. Si un filet ne rend pas, nous le changeons de place, et il faut recommencer la longue opération de la pose. Elle devient d'autant plus dure que la glace épaissit tous les jours. Pendant que deux de nous visitent les filets, l'autre fait de nouveaux trous pour les filets à changer. Dès que nous trouvons une place d'un bon rendement, nous y restons jusqu'à épuisement du poisson. Après janvier, on ne peut guère les changer, la

glace atteignant 1 mètre 50 à 2 mètres d'épaisseur.

Nous apportons une charge de bois mort sur le lac pour alimenter le petit poêle de la cambuse. Nous arrivons sur le lac au lever du jour, vers 7 heures et demie, et en repartons à la nuit, à 17 heures. Chaque jour nous portons le poisson pris à l'ancien presbytère, où nous logeons tous les trois. Si nous le laissions sur place, les loups risqueraient de le manger. Nous l'empilons comme du bois scié, contre le mur de la maison. Le tas fait déjà un mètre de haut sur trois mètres de large et de long. Pour pouvoir bien l'entasser, nous faisons en sorte, quand nous sortons le poisson de l'eau, qu'il se gèle bien à plat. Quelques minutes après la prise, il commence à se congeler, et il lui arrive parfois de se geler tout replié dans un dernier coup de queue. Nous le redressons aussitôt : une fois congelé, si on veut le redresser, il casse comme du verre.

Le thermomètre descend fréquemment à moins 30 degrés, et nous trouvons moins 20 degrés sans vent très supportable. Pour pêcher, nous chaussons des bottillons en caoutchouc, dans lesquels nous mettons des mocassins fourrés de laine.

Nous achetons un quartier de bœuf pour passer l'hiver. Je le dépèce encore tiède, pour faire geler les tranches aussitôt sur une planche et n'avoir pas à me servir de la hache ou de la scie par la suite. Je fais des morceaux minces pour les grillades, et de plus gros pour les rôtis et bouillis. Aussitôt congelée, j'enferme cette viande dans une caisse qui sera laissée dehors.

Nous capturons un brochet de 30 livres, un monstre avec une denture à faire frémir. Attention aux doigts ! la morsure du brochet est venimeuse et peut vous enlever une phalange, lorsqu'il atteint une telle taille. Dès qu'un tel poisson approche du trou de visite, nous le devinons vite. Le filet arrive tout embrouillé et nous nous méfions. « Encore un Jack ! » Tant qu'il est dans l'eau, il ne bouge pas trop. Nous lui sortons légèrement la tête, et avec un os de tibia de buffalo, renflé aux deux bouts, nous lui assénons

un coup sec sur la tête, entre les deux yeux. Il passe aussitôt de vie à trépas.

Nous avons soin de dénouer au fur et à mesure les « couettes » que fait le poisson en vrillant les fils; sinon, dans quelques secondes, le filet devient raide et il est impossible de les défaire sans briser le fil. Dans ce cas, nous retrempons la partie embrouillée dans l'eau, quelques instants, pour recommencer à débrouiller la vrille. Les Nédélec sont très adroits dans ce genre de travail : c'est minutieux, il faut un certain tour de main.

Le 20 décembre, nous arrivons à 3.000 poissons. Nous faisons tous les jours des pronostics et parions sur le chiffre escompté. Jusqu'ici, l'hiver a été assez doux, et la pêche est une distraction, même par moins 25 degrés. Quand le froid est trop vif, nous courons sur la glace et nous battons les flancs avec les bras, énergiquement. Ou bien nous nous plaçons deux de face et frappons la semelle, bien en cadence, en variant le rythme. Nous devenons vite forts dans ce genre de gigue.

La veille de Noël, nous atteignons le chiffre de 3.314. Notre tactique de changer les filets de place nous réussit. Beaucoup d'autres pêcheurs, surtout les métis, choisissent une place au début et n'en démarrent pas.

Nous allons à la messe de minuit. L'église est bondée. On ne manquerait pas cette solennité pour un empire. Au retour, nous réveillonnons chez les Nédélec.

Florentin Nédélec nous raconte un retour de messe de minuit, l'année précédente. Il faisait grosse tempête de neige, un vrai blizzard. Pensant s'être égaré, il laisse les guides aux chevaux, sachant qu'ils ont plus de flair que l'homme, et reviennent toujours à un endroit connu. Cependant, comme il n'arrivait jamais à la maison, il décide de s'arrêter au bord d'un bosquet, pour s'y réfugier en attendant le jour. Tous les passagers se mettent à l'abri dans le bois touffu, où le vent soufflait moins fort. Il essaie de faire du feu. Toutes les allumettes ratent, éteintes par le vent



AVEC UN OS DE TIBIA DE BUFFALO, ON ASSOMME LE BROCHET...

violent Enfin, à l'avant-dernière, il réussit à faire prendre quelques brindilles, et devant un bon feu. l'attente devient supportable. Au jour, il s'aperçoit qu'il se trouve à une centaine de mètres de la maison !

Aussitôt après Noël, le thermomètre descend à moins 40 degrés. Il souffle un vent glacial, faisant tourbillonner la neige fine en un blizzard que l'on nomme ici « poudrerie ». On ne peut guère sortir. Nous allons néanmoins sur le lac visiter quatre filets. A midi, il fait si froid que nous rentrons, la position devenant intenable, les nez commençaient à geler !

Au 1er janvier, nous arrivons à 4.000 poissons et espérons atteindre un total de 4.500, chiffre inespéré.

En fin de compte, nous arrivons au chiffre escompté de 4 500. Il n'est plus question de pêcher, la glace atteint la hauteur d'un homme. Il ne nous reste plus qu'à vendre le poisson. Cela pèse tout de même 15.000 livres. Nous le portons à la station de Méota, où des marchands l'achètent et l'expédient par wagon sur les grandes villes. Nous faisons plusieurs voyages avec deux chevaux. Ce n'est pas que le poids soit énorme : 8 tonnes, les chevaux pourraient aisément les traîner en deux voyages ; mais du poisson, même bien rangé, fait du volume.

Pendant notre pêche, je dois le dire, nous n'usions guère du mouchoir... Voici de quelle façon on se mouche là-bas, en hiver : bien entendu, par grand froid et à l'extérieur. Les mains sont bien au chaud dans les mitaines. Comment retirer un mouchoir de la poche, emmitouflé comme on l'est, avec une paire de gants dans une paire de mitaines ? Alors, c'est très simple : le pouce sur la narine et vlan !... ça part comme une balle, gelée avant d'arriver au sol s'il fait très froid. Fusil à répétition sur l'autre narine, et vous voilà débarrassé. Naturellement, ce n'est qu'au-dessous de moins 30 degrés que l'on use de ce procédé commode...

V

VERS LE GRAND NORD

...Vicario, un de mes amis, est parti trapper vers le Grand Nord, au début de l'hiver, avec sa traîne à chiens. Il a emporté un lourd chargement de vivres et matériel sur son traîneau. Dès qu'il aura fait 150 à 200 milles au Nord, il ne trouvera plus d'habitation. Il ne doit donc compter que sur lui. C'est un métier très dur, plein de difficultés et d'embûches. Il faut des moyens physiques peu communs, et par-dessus tout, une âme bien trempée. Mais Vicario est un dur.

A l'aller, à chaque étape, il fait une cache pour se décharger de la nourriture nécessaire à l'étape correspondante du retour. Surtout, il faut songer aux chiens, qui fournissent une rude besogne. Le salut dépend souvent d'eux, et parfois leur maître est obligé d'en sacrifier quelques-uns et de les manger pour survivre, quand le gibier vient à manquer. Ces caches ne sont pas cachées, comme le nom semblerait l'indiquer. Au contraire, on les met bien en évidence, à deux mètres au-dessus du sol, sur un arbre, pour les soustraire à la dent des loups, renards ou autres bêtes sauvages. Elles sont bien en vue, la loi du Grand Nord veut que l'on n' touche jamais, même en cas d'extrême besoin, si on n'en est pas le propriétaire. La vie de celui-ci, qui compte sur elles au retour, peut en dépendre. Celui qui n'observerait pas cette loi rigoureuse, quoique non écrite, le payerait de sa vie.

...La pompe du puits nous a joué un vilain tour, cet hiver. Je n'avais pas pris la précaution de l'entourer de paille et de fumier. Elle a gelé complètement. Pendant un mois nous avons fait fondre de la neige pour notre usage. Pour les chevaux, cela devenait plus compliqué. Il fallait aller les faire boire au lac, à un demi-mille, en faisant un trou dans la glace. Alors, j'ai pris mon courage à deux mains et suis descendu dans le puits. J'ai enlevé la glace autour du corps de pompe et creusé un peu le puits, le fond étant sablonneux. L'abbé montait le seau que j'emplissais. J'en viens à bout dans une matinée. J'arrange la porte pour qu'elle ferme bien et pour que l'eau ne gèle plus. Quant à la pompe, il faut en faire son deuil ; l'eau est gelée à l'intérieur du tuyau. Tirer de l'eau à la corde est moins pénible que faire fondre de la neige toute la journée et faire deux voyages au lac avec deux chevaux...

Un petit oiseau, une sorte de mésange, rentre chez moi. Un peu effarouché, il se familiarise vite. Pendant mon déjeuner, il vient picorer les miettes sur la table, devant moi. Puis comme je suis en train de changer de chaussures, il vient se poser sur ma tête. S'il voulait me tenir compagnie, je le garderais volontiers, mais je suppose qu'il préférera bientôt le grand air et la liberté.

L'abbé ayant pris une belette, je me mets en devoir de la peler pour qu'il puisse vendre la peau. En cette saison, elles sont blanches, avec le bout de la queue noir. Sans noir à l'extrémité, elles n'ont aucune valeur. Je mets la peau à sécher, bien tendue sur une planchette. Malgré un lavage soigné des mains, quatre ou cinq fois dans la journée, elles gardent une forte odeur de musc.

Ma mésange s'enfuit un beau matin, attirée par les rayons du soleil qui filtraient par la porte entr'ouverte. Dommage. Me voilà de nouveau seul.

Cependant, quelques jours après, mon petit oiseau revient me voir ; c'est maintenant un ami.

En me levant, j'aperçois des poules de prairie à côté de la maison. Le temps de faire deux cartou-

ches, et d'un premier coup j'en abats deux au posé, et d'un second, une autre au vol.

Nous partons avec les Nédélec pour le Nord, où nous allons chercher du bois à couper pour bâtir. Nous prenons des provisions : haches, scies, couvertures, avoine et foin pour les chevaux. De quoi tenir quinze jours.

Le premier jour, nous faisons une longue étape. Nous déjeunons chez un rancher anglais. Nous causons sans soupçonner que sa femme comprenait le français. Mes amis parlent très bien l'anglais, mais ce n'est pas mon cas ; je baragouine quelques mots, de quoi ne pas mourir de faim. Pendant le déjeuner, je dis à Nédélec : « Demande-lui du sucre, pour le thé ». — « Demande-le toi-même ! ». Le mari est absent. Je me tourne vers la dame qui écoute au coin de la fenêtre : « Give me sugar, please ». Elle se met à sourire, et je suis stupéfait de l'entendre me répondre en français !

Le soir, nous dînons chez Roussel, un gros rancher, arrivé de France il y a 20 ans. Il vaut, dit-on, le demi-million. Il possède plusieurs centaines de chevaux et de bêtes à cornes. Il nous renseigne sur le chemin à suivre.

Le lendemain, nous arrivons chez un autre Français, M. [redacted] Avec sa femme, une Parisienne charmante et cultivée, ils vivent en ermites, entourés d'Allemands et de Russes. Ils possèdent une quarantaine d'animaux. Ils ne sont pas sortis de leur exploitation depuis deux mois.

Chez eux, nous apprenons une nouvelle qui nous afflige. Nous pensions trouver, à quelques milles au Nord, une forêt possédant de beaux billots droits et longs d'épinettes. Nous apprenons que les nouveaux arrivants, ces dernières années, ont coupé ce qui était utilisable. Nous partons plus au Nord, sans indications précises, emportant de chez les [redacted] une provision de foin pour plusieurs jours, au point que la stabilité de notre traîneau, ventru et fort élevé, laisse à désirer.

A plusieurs milles, nous rencontrons un Allemand.

En un français baroque, il nous donne les indications sur la route à suivre à travers la forêt. Il nous conseille de suivre sur la neige la trace de deux traîneaux, partis le matin à la recherche de quatre originaux, tués à l'automne par des Indiens Peaux-Rouges. Désormais, plus d'habitation en vue. Nous suivons aisément les traces fraîches, et après cinq heures de marche, nous faisons le thé et déjeunons. Tout ce que nous emportons comme nourriture, poulet, poisson, cochon, viande est congelé, et nous le faisons dégeler avant les repas.

Dans l'après-midi, nous rentrons dans une grande forêt de trembles, de bouleaux et saules, mais elle ne contient aucun des pins que nous recherchons. Dans ce bois fourré, nous avons une peine inouïe à avancer, le chemin étroit étant très sinueux. Souvent, dans les tournants, nous devons abattre des arbres pour passer. Le soir, tard, nous arrivons à un lac, où nous décidons de camper. Les chevaux sont d'ailleurs fatigués.

Nous faisons un trou dans la glace du lac, pour avoir l'eau nécessaire à la cuisine et aux chevaux. Nous allumons un grand feu. L'un s'occupe du repas, un autre des chevaux, un autre coupe du bois mort pour la nuit. Nous attachons les bêtes au traîneau garni de foin et les protégeons avec des couvertures.

Nous dînons, et après un gai repas, nous fumons nos pipes, en regardant flamber un feu immense, un vrai feu d'enfer. Nous nous rôtissons le visage pendant que le dos gèle. Quand un côté est bien chaud, on tourne l'autre. Tout cela assaisonné de gaîté, de plaisanteries et de rires. A 10 heures, nous nous couchons sur la neige. La belle affaire ! Nous sommes jeunes !

Nous posons préalablement une couche de foin sur la neige et étalons toutes nos couvertures dessus pour dormir, tous trois, l'un contre l'autre. Nous plaçons deux arbres énormes au fond des pieds pour nous séparer du feu et éviter que le foin ne s'enflamme. Puis nous glissons dans les couvertures et posons sur nos têtes nos manteaux de fourrure.



NOTRE CAMPEMENT FLAMBE

Vers minuit, je dormais d'un sommeil de plomb, lorsque j'entends vaguement du bruit. Je suis tellement enfoui sous mon paletot que je ne réalise pas de suite ce qui se passe. Mais pas plus tôt le nez dehors, je sens une odeur de roussi, de brûlé. Mes compagnons sont occupés à ramasser de la neige à pleines mains et à la jeter sur les couvertures à leurs pieds. Notre campement flambe ! Je me joins à eux et bientôt nous sommes maîtres de l'incendie. Les deux arbres secs, que nous avons mis à nos pieds, sous l'intense chaleur du foyer, ont pris feu, et enflammé foin et couvertures. J'en retire une des miennes hors de service. L'alerte a été chaude !

Nous nous recouchons en prenant nos précautions pour que pareil méfait ne se reproduise pas. Nous aurions fini par coucher sans couverture, à la belle étoile. Le matin, au réveil, quelle surprise ! Nous avons une couverture supplémentaire, mais de neige !

Nous explorons les alentours et sommes bien déçus. Nous trouvons à peine quelques pins disséminés

nés ça et là. Il eût fallu frayer trop de chemin dans le bois pour les ramener avec les chevaux. Nous décidons de faire demi-tour.

Nous revenons chez nous en quatre jours, après avoir roulé dix jours sans arrêt. Et pour rien... sinon pour l'aventure.

Au retour, nous avons essuyé une belle tempête de neige, une « poudrerie ». Nous avons bien failli nous égarer... Dans un cas pareil, il faut marcher, toujours marcher, sans quoi on est condamné. Epuisé, à bout de forces, il paraîtrait que cette mort est très douce ! Je préfère n'avoir pas goûté encore à cette béatitude.

VI

PRINTEMPS CANADIEN

Le printemps approche...

Un Français, Chantal, m'a proposé de semer sa terre de moitié. Il vient d'acheter, lui, un gros tracteur avec douze socs, pour labourer à l'entreprise. Il ne peut donc s'occuper de sa terre.

Pour moi, les premiers labours sur mon *homestead* ne commencent que vers le 15 mai. On ne peut semer que l'année suivante sur le premier labour de la terre vierge. Que faire d'ici là ? Entre temps, je puis arriver à labourer les 25 hectares de chaume de M. Chantal, et les semer, ainsi que les cinq hectares labourés l'an dernier sur ma propre terre, sur les-

quels je n'ai qu'à passer un coup de disques et de herse.

Il est tombé beaucoup de neige cet hiver, indice certain de bonne récolte. J'accepte donc la proposition de Chantal.

Habituellement, le propriétaire fournit la moitié des semences et participe à la moitié des frais de battage ; et la récolte se partage de moitié. Dans mon cas, il ne fournira rien et ne prendra qu'un tiers. Il s'engage à me laisser une grainerie pour loger la récolte jusqu'au moment où les cours seront les meilleurs pour la vente. En effet, tous les ans à la récolte, les prix baissent. Les fermiers ont besoin d'argent et le blé afflue aux élévateurs.

Je vais loger tout de suite dans la maison de Chantal, en attendant de l'occuper seul, lorsqu'il s'en ira. dans un mois. J'ai tout loisir de porter le grain de semence, de le cribler, de revoir les machines agricoles, de les graisser et d'apporter du foin. J'abandonné la mission, mon quartier d'hiver. Dès le retour des beaux jours, je suis à pied d'œuvre pour commencer les labours.

Auparavant, je songe à acheter pour moi une seconde concession.

Je vais porter mon choix vers la *Rivière aux Anglais*, où les Nédélec ont pris un Script, soit deux homesteads de 60 hectares. La ligne du chemin de fer, continuation de celle du Jack-Fish, doit passer sans tarder dans cette région. L'émigration s'est portée fortement vers ce coin, l'an dernier.

La Rivière aux Anglais est à 80 kilomètres d'ici. On peut s'y rendre en un jour de voiture. Je vais suivre les Nédélec qui partent demain.

Le sol est encore trop recouvert de neige pour choisir une terre, mais j'ai un aperçu de la région. Elle me plaît. Je reviendrai après le dégel, pour juger de la qualité du sol.

...C'est aujourd'hui dimanche. Je vais le passer à la Mission.

Une grande vente de paniers, au profit de la paroisse, est organisée chez L'Heureux, un rancher.

Chaque jeune fille prépare un panier et l'orne le plus artistement possible. Dans ce panier se trouve un repas froid, préparé par elle, avec desserts et force sucreries. Le nom de la jeune fille est inscrit sur un papier, dans le panier, et l'acquéreur, après la vente à l'encan, va en déguster le contenu avec elle. En général on les achète sans connaître la provenance. Cependant, si la jeune fille a un amoureux, elle se charge de lui décrire le panier qu'elle a garni... Mais si d'autres jeunes gens le savent, on le lui fera payer cher ! C'est la folle enchère, sans risque, puisque l'on sait pertinemment que le prétendant ne lâchera pas le panier de la bien-aimée, pour aller prendre son repas avec une autre.

L'an dernier, le panier de Mlle Bourret est monté à 18 dollars. Mais comme elle se moquait éperdument du prétendant, cela fit bien jaser. C'est vraiment payer cher pour faire rire de soi !

Il y a cette année 40 paniers. Celui de Mlle Bourret est arrivé à 32 dollars. Il était en bois sculpté, mais ce n'est certainement pas cette qualité qui l'a fait monter ! La jeune fille a sans doute beaucoup de prétendants sérieux !

L'abbé a fait une magnifique recette. Il jubilait.

Je suis installé chez Chantal depuis le 18 mars. On s'entend très bien. Il est d'excellente famille, bien élevé, instruit et d'un commerce agréable. Il est grandement logé : maison, écuries et dépendances.

Je commence à cribler le grain, le beau temps arrivant à grands pas. La couche de neige s'amincit tous les jours. Les gopheurs commencent à sortir de leurs trous, signe avant-coureur du printemps.

J'achète un autre cheval de gros trait pour remplacer une jument qui va mettre bas sans tarder.

J'achète aussi quelques bêtes à corne. Le gouvernement m'a octroyé une *étampe* pour marquer les animaux au fer rouge. C'est indispensable pour les reconnaître et les trier lorsqu'ils sont en bandes. Une bête marquée a moins de chances d'être volée, et celui qui la vole a toutes chances d'être pincé. On sou-

met six modèles au gouvernement, au cas où l'un d'eux serait déjà donné : deux « étampes » ne doivent jamais se ressembler. Dès qu'elle vous est affectée, l'étampe devient votre propriété définitive et incessible. La mienne est formée de deux grands G majuscules à l'envers, à graver sur l'épaule gauche de la bête.

J'échange deux juments contre deux chevaux plus forts, pouvant faire n'importe quel travail de ferme. Cela s'appelle un « barguin ». Les gens sont ici très forts pour *barguiner*. On échange séance tenante, en pleine prairie, un chapeau, des souliers, une selle, un vêtement, une monture. Un simple mot suffit :

« — Tu as un joli chapeau ou un joli cheval ! — Il te plaît ? — Oui. — Eh bien changeons, si tu veux. » Si l'échange n'est pas de même valeur, on discute la soulte à donner, et le barguin conclu, chacun reprend sa route.

Ces deux juments hivernaient au large. Il fallait les trouver. Je connais l'endroit où elles se tiennent, abandonnées avec une cinquantaine de chevaux. Je pars à cheval par un bien mauvais temps. Courir à cheval sur la neige n'est pas agréable. Comme en voiture, on ne peut s'enrouler dans des couvertures, ni descendre pour se réchauffer les pieds, vite glacés. Si l'on met pied à terre, on enfonce dans la neige jusqu'aux genoux. Sans trop de peine, je trouve heureusement mes juments, mais il ne faut pas songer à les emmener sans lasso, et j'en suis démuni.

Je pousse donc la bande au triple galop jusqu'au premier corral rencontré. Là j'élimine peu à peu les autres chevaux et rentre en possession de mes juments. L'une d'elles a un tel poil d'hiver que la neige fondue par la chaleur du corps et recongelée forme une croûte épaisse de glace sur le dos. Pour l'enlever, j'aurais dû arracher les poils. La chaleur relative de l'écurie a mis 24 heures pour la faire fondre.

Vers mi-avril, je reviens à Emmaville, à la Rivière aux Anglais, pour reconnaître et choisir une terre à côté des Nédélec. Sept autres Bretons ont pris

un homestead à quelques milles de lui. Je fais un voyage rapide et fatigant en voiture, marchant sans arrêt, par étapes de 50 à 60 kilomètres par jour. Les derniers jours, j'en ai assez et j'ai mal aux reins de rouler sur les trous de gopheurs et de blaireaux.

Je pars le samedi soir des Rameaux, pour aller coucher à Mervin. Le dimanche, je vais déjeuner à Emmaville, chez Roussel, le rancher. Je ne puis assister à la messe sur le trajet, cette région n'est peuplée que d'Anglais, en majorité protestants, et ne possède pas d'église.

Le lundi, je vais avec Nédélec toute la journée visiter des terres. Le mardi, j'y reviens seul pour fixer mon choix qui se porte finalement sur une section où se trouve un Canadien français et compatriote aveyronnais, du nom de Grialou. Tous les homesteads vacants ont été pris ce printemps, à cause du projet de ligne de chemin de fer qui doit traverser cette contrée. Ma terre n'est pas loin du tracé déjà fait.

Le mercredi, je descends au Jack-Fish dans la même journée, soit 70 kilomètres. Le Jeudi-Saint, je continue sur Battleford pour faire enregistrer la terre choisie, soit encore 50 kilomètres. Le lendemain, je veux remplir les formalités. Patatras ! Toutes les administrations sont fermées vendredi et samedi saints, et le pont continue jusqu'au mardi. Je ne puis tout de même rester quatre jours inactif, en ville. Je rentre aussitôt. Je reviendrai la semaine prochaine.

Le même cheval m'a véhiculé pendant tout le trajet. Le dernier jour, il était aussi frais qu'au départ et n'a point maigri d'une livre. Ces chevaux, croisés avec des « cayousses », petit cheval sauvage indien, sont d'une résistance à toute épreuve et d'une sobriété incomparable.

Je me suis mis sérieusement au travail de la terre. Je herse toute la journée, travail très pénible et éreintant, car on marche dans le labour, dans un nuage de poussière que soulèvent les quatre chevaux.

Chantal m'a quitté ce soir. Me voilà seul.

En prévision des feux de prairie, je fais des garde-feux autour des bâtisses, en creusant quatre ou cinq sillons à une certaine distance. C'est prudent.

A mi-mai, les semailles sont faites. Je n'ai pas perdu de temps. Je travaille sans arrêt de 5 heures du matin à 10 heures du soir.

Ce qui m'attend sur ma concession, le mois prochain, sera probablement pire. Je n'aurai pas une maison confortable comme ici. Bah ! Avec un peu de volonté et beaucoup de courage, tout s'aplanira.

Aujourd'hui, j'ai de la joie plein le cœur : une jument a mis bas et m'a donné une superbe pouliche, grosse et bien bâtie. J'avais quelques inquiétudes au sujet de la mère, qui s'était toujours ressentie de ce voyage rapide dans le Nord, quand je l'avais louée à un Anglais. Depuis peu, je l'avais lâchée dans la terre clôturée ; j'allais voir tous les jours ce qu'elle devenait, quand hier j'ai trouvé à côté d'elle une belle pouliche, couchée dans l'herbe. Je l'ai doucement caressée. La jument s'est sauvée au petit trot, et le poulain derrière, au galop. Il avait seulement quelques heures, et comme il ne faisait pas froid, je les ai laissés coucher dehors.

Au réveil, à 5 heures, ce matin, je suis allé porter une portion d'avoine à la jument ; il commençait à bruiner ; une heure plus tard, il pleuvait. Je vais aussitôt chercher jument et poulain pour les rentrer à l'étable. Il pleut toute la journée, et chaque fois que je sors pour voir l'état du temps, je me dis : « Voilà des dollars qui tombent du ciel. » C'est de l'eau bénite ! Cette pluie bienfaisante arrive juste à point pour faire germer le grain.

J'en profite pour faire un nettoyage complet de la maison et de l'écurie, préparer un bon repas, qui mijote sur le feu. Je vais me régaler. Ces temps derniers, je faisais maigre chère.

Il s'agit maintenant de rouler les hectares semés. Rouler n'est pas le vrai mot. J'ai fabriqué une longue traîne avec des madriers posés les uns sur les autres, en forme d'escalier, et fixés entre eux avec de gros clous à chevron. Je les ai chargés de

grosses roches sur les deux extrémités, et au milieu, j'ai posé le siège de la faucheuse comme surcharge, pour m'asseoir. C'est du beau travail et mes champs ressemblent à un jardin. Chantal, venu voir le résultat, a été émerveillé. Comme l'appareil a 5 mètres de large, la besogne est rapidement exécutée.

VII

JE CONSTRUIS MON SHACK

Les semailles terminées au Jack Fish, je pars pour ma terre d'Emmaville. Je voulais partir de bonne heure, mais je trouve toujours quelque chose à ajouter au chargement. Enfin, à une heure de l'après-midi, je suis prêt. J'attelle les trois gros chevaux à la voiture, les trois autres attachés derrière. La charge est terrible et je n'en soupçonne même pas le poids. Je ne doute de rien !

Sur le démarrage, le palonnier casse net. La voiture n'a pas avancé d'un pouce.

Je rentre les chevaux et avant la nuit je décharge une partie : 12 sacs d'avoine, une charrue à main, une malle, un lit pliant, deux caisses d'effets et diverses bricoles, dont je puis me passer.

Le lendemain, à 6 heures, je pars. A peine ai-je parcouru deux milles, que les chevaux sont en nage. Je suis encore trop chargé et je vais avoir du fil à retordre. De temps en temps, les chevaux, à l'arrière, tirent au renard et cassent les attaches. Après Saint-Hippolyte, le chemin passe par des sables mouvants

et, par deux fois, je dois demander main forte à des habitants. Ils viennent avec un couple de chevaux me sortir de l'ornière. J'arrive le soir chez les De Montmal, où je passe la nuit. J'y suis fort bien reçu.

Le lendemain, je décharge 1.000 pieds de planche et le « rack » à foin. Je refais un troisième chargement moins lourd, avec 17 sacs d'avoine, la charrue à siège à double soc, le poêle de cuisine, une malle, les ustensiles de ménage, les outils, le campement, les couvertures : juste l'essentiel pour quelques jours.

Je pars à 8 heures, et aussitôt je sens que le voyage s'annonce mieux. A midi, 15 milles sont abattus, et je m'arrête au bord d'un ruisseau pour soigner et laisser reposer l'attelage. J'en profite pour prendre un repas, faire du thé et je repars à une heure.

Vers 3 heures, j'essuie un orage épouvantable. Le temps de dételer les chevaux, qui commencent à s'affoler, la grêle leur battant avec violence le dos, et me voilà trempé avant d'avoir pu me mettre à l'abri, sous la voiture. L'orage passé, je repars et, à 19 heures, j'arrive chez Nédélec. Il ne peut m'héberger, n'étant pas encore installé. Je vais chez Roussel, le rancher à plusieurs milles de là, où je trouve un bon gîte.

Après une bonne nuit, nous allons avec Nédélec chez mon plus proche voisin, un Russe, voir s'il peut me prendre en pension, pendant les quelques jours que je bâtirai. Mais il est petitement logé et à court de vivres. Nous allons chez un autre, trois milles plus loin : sa femme est malade. Assez couru. Je ferai comme l'an dernier, je me débrouillerai seul.

Roussel m'indique un métis Canadien-Français, pour m'aider à bâtir mon « shack » canadien. C'est la première bâtisse de tout colon, une sorte de cabane d'une réalisation rapide et économique, puisque le bois est sur place. On n'a qu'à l'abattre sur les terres vacantes. Les métis sont très adroits dans ce genre de construction. Celui-ci semble faire des difficultés et me demande le prix à la journée. Ce n'est donc qu'une question de dollars qui le décidera. Je

lui offre royalement deux dollars par jour et nourri. Il accepte, et je n'ai pas à le regretter.

Le soir, je me rends sur ma terre et trace les premiers rayons de charrue pour commencer mes labours de suite. J'ai l'intention d'y travailler tout en bâtissant. Mon métis arrive un moment après et apporte une tente qu'il a pu se procurer. Nous pourrons nous mettre à l'abri pendant la construction du shak. Il connaît la région à fond et me conduit sur le bord d'un petit ruisseau tout proche que je ne soupçonnais pas. Nous installons la tente sur la rive, pour avoir de l'eau. Cela nous dispense de creuser un puits de suite.

Après dîner, nous visitons la concession pour déterminer l'endroit le plus favorable pour bâtir. Le lendemain, dans la matinée, nous abattons tout le bois nécessaire, environ 60 billots. Dans la soirée, j'amène deux voyages et nous commençons à bâtir. Dans un jour, nous terminons la carcasse et la charpente pour le toit. Ensuite, nous posons les perches sur la charpente, pour supporter la tourbe. On fait, à la charrue, un sillon et l'on découpe, à la hache, cette bande de terre, en carrés. On les accole, en damiers, sur le toit.

La bâtisse finie, mon métis s'en va, et me voilà seul. J'en profite, aujourd'hui dimanche, pour faire un tour de reconnaissance sur mon homestead, et je reviens enchanté. Le lundi, j'abats 70 arbres, bien droits et assez gros, pour bâtir plus tard mes écuries. Je manie bien la hache et sans fatigue. Quand j'aurai le temps, je veux couper 150 à 200 arbres. On peut abattre tout le bois que l'on veut sur les terres vacantes, sauf pour le revendre. D'ailleurs, on ne trouverait pas acquéreur, puisque tout le monde peut avoir du bois gratis. Cette précaution m'évitera d'aller le chercher plus loin par la suite.

Je creuse un puits à côté de la maison. Je trouve l'eau à 3 mètres, dans le sable pur, mais je ne puis aller plus bas, seul : impossible de lancer les déblais par-dessus bord. J'attends d'avoir une aide pour creuser deux mètres de plus. Pour l'instant, j'ai assez

d'eau pour la cuisine, mais pas assez pour les chevaux, qu'il me faut, trois fois par jour, amener au ruisseau. Ah ce bienheureux ruisseau ! Sans lui, que ferais-je ?

Avec une caisse dont j'enlève les planches, je confectionne une table. Manier varlope, rabot, scie, s'apprend vite, si on est livré à soi-même et tant soit peu ingénieux. Avec ces planches, je fais aussi des étagères pour l'intérieur de la cabane. Je ne puis encore garnir les interstices des murs avec du mortier (fait de terre et de foin) car l'eau du puits n'est pas suffisante et je n'ai pas de tonneau pour aller en chercher au ruisseau. Je suis donc à l'abri de la pluie, non du vent. Porte et fenêtre sont encore à poser. Il me faut les planches laissées en cours de route. Naturellement ma maison n'est pas luxueuse, avec une seule étagère et une table, sans chaise ! Mes affaires gisent lamentablement à même le sol !

Mon emplacement sur la colline est admirable. La vue est splendide sur ma terre et sur toute la région. Je vois, dans la plaine, quatre lacs, et dans le lointain, à 20 kilomètres, l'église de Sainte-Marguerite, la seule de tout le pays. J'ai choisi de préférence cet emplacement pour être abrité des vents du Nord-Ouest, les plus froids en hiver, et pour bénéficier d'un bois, dont je prends deux ou trois hectares. Mais ce petit shack n'est qu'une habitation provisoire et doit servir de graineterie par la suite. L'emplacement où je veux bâtir ma maison d'habitation est encore mieux situé, à quelques mètres plus haut, d'où la vue sera encore plus belle.

Mon plus proche voisin pour l'instant est le Russe. J'aperçois sa maison de chez moi. Des Canadiens Français habitent sur la butte au pied de laquelle je suis, et on me dit qu'il y a là-haut un Post-Office, dénommé Paradis-Hill. Fichtre ! Le paradis ne serait pas plus haut que ça ?

Je me suis mis à labourer, et je pense défricher 20 hectares, avant les foins. J'aperçois déjà une belle tache noire sur ma terre, s'agrandissant de jour en jour. En voyant ces sillons se retourner au passage

de la charrue, je prends goût à cet ouvrage. Je me félicite d'avoir acheté une charrue à siège. Elle m'évite de marcher à longueur de journée et de me fatiguer.

Ce soir, une demi-heure après avoir dételé, un orage menaçant crève. C'est le quatrième depuis un mois. Je plains mes pauvres bêtes que je viens de lâcher, puisque je n'ai pas d'étable. Avec cette chaleur accablante, elles étaient en nage. Avant de leur donner la liberté, je les ai entravées et j'ai mis à l'un d'eux une sonnaille, pour les trouver plus facilement, car dans la nuit ils vont parfois loin.

Je voudrais bien engager un homme, si je le trouvais, mais la main-d'œuvre est très rare. Je ne pourrai jamais, avant l'automne, accomplir ce qu'il reste à faire. A la récolte, il faudra descendre au Jack-Fish pour couper le grain, le mettre en tas, puis en meules, faire les battages, porter le grain à la station, que sais-je encore ?

J'ai la visite de Bourret, le rancher, et d'un Canadien Français, Béliveau. Je leur donne l'hospitalité. Dans le Sud, ils ne trouvent plus assez d'espace pour faire paître leurs gros troupeaux et sont à la recherche de terres libres au Nord. Puis je passe une semaine sans voir âme qui vive. J'en profite pour raser trois semaines de barbe hirsute.

Je vais chez Roussel aux provisions : j'ai besoin de porc salé, d'œufs, de beurre, de pommes de terre. En arrivant chez lui, je trouve la maison vide. C'est dimanche et ils sont allés à la messe à Sainte-Marguerite. J'attends toute l'après-midi leur retour, mais en vain. Ils se sont arrêtés chez des amis et ne rentrent qu'à 22 heures. Naturellement ils ne veulent pas me laisser repartir. Je ne rentre qu'à 10 heures le lendemain matin.

Je me nourris surtout de conserves. Ici on met tout en conserve, la viande, les fruits, les légumes, le lait. Il y a une grande variété de fruits, exquis, en particulier les fraises, les framboises. Les tomates sont conservées à l'état naturel, avec un jus légèrement

acidulé, très rafraîchissant. Je n'ai pu prendre une grande quantité de cochon chez Roussel. Je n'ai rien pour le conserver, ni cave, ni baquet pour mettre la saumure.

J'engage Grialou, voisin de terre, qui n'est pas encore installé. Je pense qu'il restera jusqu'aux battages, ce qui ferait bien mon affaire. Je lui donne 35 dollars par mois et nourri. Il est peu débrouillard, mais c'est un homme sérieux et travailleur.

Dans la journée, je fais 16 tours de charrue sur un demi-mille. En ajoutant bout à bout ces sillons, cela ferait une longueur de 13 kilomètres. Les « maringouins » (gros moustiques) commencent à être mauvais pour le conducteur et les chevaux. Je confectionne à ces derniers, avec un vieux caleçon, des muselières à franges, pour leur garantir le museau, plus sensible.

Je fais une découverte près de chez moi. En me promenant, de deux à quatre heures, par grosse chaleur, je vais faire un tour de reconnaissance du côté du ruisseau. Je n'étais jamais allé plus loin. En explorant, tout à coup j'aperçois des étoffes pendant aux arbres. Intrigué, je m'approche pour voir s'il y a par là quelque habitant ignoré. Pas de trace d'habitation, mais je remarque de longues étoffes bariolées de trois ou quatre mètres de long, suspendues très haut dans les arbres. Ce sont des offrandes au Manitou, laissées par les Indiens, quand ils se réunissent pour leurs fêtes annuelles. Belle aubaine ! J'enlève le tout et je me trouve avec une grosse brassée de linge sur les bras. Si les Peaux-Rouges reviennent, ils en concluront que le Manitou est passé par là, a pris leurs offrandes, et ils seront satisfaits. Moi aussi. Je rentre tout souriant de ce cadeau céleste ! De quoi faire de nombreux rideaux, serviettes, essuie-mains.

Ce camp devait remonter à un ou deux ans, à en juger par les étoffes, délavées et ternies par le soleil et la pluie. Très récemment, cette région n'était habitée que par les Indiens Peaux-Rouges. Sur ma

terre même, il existe encore beaucoup de vestiges d'anciens campements, ainsi que dans les environs immédiats. A côté de mon habitation se trouvent encore des loges à transpirer, des « *sweat-lodge* », faites avec des baguettes recourbées en forme d'arceaux et fixées en terre. C'est là que les sorciers (« medecine-men ») soignaient les malades avec incantations et magie. On plaçait sur ces arceaux, formant dôme, des peaux, et on introduisait le patient dessous. On faisait chauffer des pierres à blanc, on les introduisait sous la loge, on les arrosait d'eau. Il s'en dégageait une vapeur intense, formant une sorte d'étuve, qui faisait suer abondamment le malade et le remettait en général sur pied.

Cette contrée était aussi le royaume des buffalos, à en juger par la quantité d'ossements et de crânes, épars dans la prairie. J'en déterre même en labourant, enfouis à plusieurs centimètres. Ils doivent remonter à plusieurs siècles. Du haut de la colline, on aperçoit dans la plaine de nombreuses pistes, profondes, d'un lac à l'autre, tracées par les bisons, quand ils allaient boire, à la file indienne. On dirait une toile d'araignée.

Les planches que j'ai dû laisser en route me manquent pour la pose de la porte, fenêtre, plancher. Mon intérieur n'est que désordre. En allant chercher faucheuse, râteau, disques, herse, j'en profiterai pour les ramener. Je veux aussi acheter quelques poules, pour les œufs, et une vache avec son veau, pour le lait. Ceci n'est pas un rêve de Perrette !

Par chaleur torride, j'attelle à 5 heures de l'après-midi. J'ai à peine fait un tour quand la pluie commence à tomber.

Il fait si lourd que mes chevaux sont vite blancs d'écume. Pauvres bêtes, elles en voient de dures ! Dans ce pays, les chevaux sont d'une résistance incroyable. Le temps de les dételer en vitesse, de les attacher, je suis transpercé jusqu'aux os. Je rentre chez moi et je me change. A 7 heures, l'orage redouble de violence, avec accompagnement d'éclairs et de tonnerre. Un vrai déluge ! Je me croyais bien à

l'abri dans mon shack. Hélas ! La toiture, avec une seule couche de tourbe, laisse filtrer l'eau. Je n'avais pu, seul, placer le deuxième rang.

Dès que la tourbe a été saturée d'eau, il pleut aussi abondamment que dehors. J'avise alors de trouver un abri sous la table, mais je me vois obligé de lâcher cette position ; l'eau dégouline de partout à travers les planches de caisse mal jointes. Dès mon arrivée, j'avais étendu mon paletot de fourrure sur le lit, pour le préserver. Ne voyant plus une place pour me mettre à l'abri et la position devenant intenable, je me dis qu'après tout le mieux est de me mettre au lit, la nuit étant arrivée. Les éclairs, à travers porte et fenêtre béantes, à travers les interstices des murs, éclairent mon intérieur comme en plein jour. M'enfouir sous les couvertures est vite fait... Horreur ! Mon lit est plein d'eau, provenant sans doute de gouttières le long du mur. Il ne m'est plus possible de passer la nuit chez moi. Je prends mon paletot, seul objet à peu près sec, et vais demander hospitalité au voisin le plus proche, le Russe.

Sous la pluie, je cherche sa maison. Je n'étais allé qu'une fois chez lui, mais je savais la direction. En passant à travers flaques d'eau, ornières et trous, je finis par la dénicher, à la lueur des éclairs.

Une fois là, je rassemble tout ce que je sais d'anglais pour me faire comprendre. Avec beaucoup de difficultés, j'y parviens et il est convenu que je passerai la nuit chez lui. Je n'avais pas dîné, la pluie ayant interrompu la préparation de mon repas. Je vois de suite, au dénuement de l'intérieur, que je suis chez de pauvres gens, et je n'ose pas leur demander de me faire manger. Je vais me coucher le ventre creux ; un repas manqué n'a pas grande importance.

Ces gens sont misérables. Ils n'ont même pas une couverture à me donner : je me contente d'un vieux pardessus. Sur le plancher, mon paletot étendu me sert de matelas, et malgré ma chemise mouillée, je ne sens pas trop le froid.

Le lendemain, levé à 5 heures, je reviens chez moi.

Je fais sécher, dans la matinée, quelques effets à un rayon de soleil.

Grialou doit venir, je veux profiter de sa présence pour poser le deuxième rang de tourbe, dont l'absence m'a joué un si vilain tour.

Avec Grialou je creuse le puits plus profondément et nous trouvons l'eau en abondance. Nous posons la deuxième couche sur le toit, en intercalant, entre les deux rangs et les joints, de la terre. Nous « bousillons » les murs, je ferme provisoirement porte et fenêtre avec une couverture. Il peut pleuvoir à présent, je ne serai pas délogé.

Juillet. La fenaison approche. Je viens à Edam, acheter une faucheuse et un râteau.

Au retour, je m'embourbe dans la traversée d'un ruisseau. De l'autre côté, la berge est très abrupte et me voilà arrêté au beau milieu, les chevaux stoppés net sur le talus très raide. Ils ne peuvent plus prendre l'élan pour franchir ce mauvais pas. Reculer ou retourner, il ne faut pas y songer : que faire ? Je détache les chevaux, les amène sur le terre-plein, et avec un câble, je hale la voiture sur le talus. Heureusement mes chevaux sont francs de collier et ne se rebutent pas, après plusieurs essais, sinon je n'aurais pu me tirer de ce mauvais pas, loin de toute habitation.

Avec l'été pluvieux, les moustiques abondent. Je dois travailler avec un voile et des gants. Je fais tous les soirs, autour des bâtisses, de la « boucane » avec du fumier et des bouses sèches. Les bêtes viennent se mettre à l'abri de cet écran de fumée. Je me promène dans la maison avec un seau rempli du même produit, mais cette fumée épaisse et âcre devient finalement aussi insupportable que les moustiques. Heureusement : « Année de maringouins, année de récolte. »

VIII

LA DANSE INDIENNE DU SOLEIL

La grande danse annuelle du Soleil d'une tribu de sauvages Peaux-Rouges, les *Fils du Tonnerre,* doit avoir lieu bientôt dans une réserve indienne, je m'y rends avec un métis Canadien-Français.

Chaque année, les tribus se rassemblent pour cette fête qui dure trois jours. Elle est pour certains sauvages un divertissement, pour d'autres une pénitence. L'Indien, surtout l'Indienne, promet dans le courant de l'année, pour obtenir du Manitou certaines grâces ou s'imposer une pénitence, un, deux, trois jours de danse. Ceux pour qui la danse est un plaisir peuvent trouver *ce sacrifice ironique...* Il n'en est rien : car il ne faut ni boire, ni manger, pendant le temps de danse qu'on s'est imposé. Cette promesse, ce vœu, devient, pour certains, ceux qui ont promis de tenir trois jours, une longue torture supportée sans faiblir, jusqu'au bout.

J'arrive dans une grande plaine où les « tepee », tentes coniques indiennes, forment un grand cercle. Au centre se trouve une enceinte faite de branchages et au milieu s'élève un grand poteau de l'extrémité duquel partent des guirlandes de feuilles ou d'étoffes bariolées, vers les balustrades de l'enceinte. A l'intérieur, tout autour, une petite clôture de branchages, derrière laquelle se tiennent les danseurs ou les danseuses.

La danse commence sous l'œil bienveillant d'un *Royal Monted Police*. Ces rudes policiers, à la tenue rutilante, tout de rouge vif habillés, veillent surtout à ce qu'on ne vende pas de la boisson aux Peaux-Rouges.

Nous rentrons dans l'enceinte. Au centre, autour du poteau, les spectateurs, Indiens et Blancs, sont assis à croupetons. Nous nous asseyons sur le sol, les jambes repliées, à la façon indienne, autour du feu de bois.

Un Indien est chargé d'entretenir le feu pendant toute la danse. De temps en temps, avec une baguette fourchue, il prend une braise et offre du feu à ceux qui fument la pipe en terre, ancien calumet de la paix. Ils fument religieusement cette pipe à long tuyau. Les uns, après avoir tiré quelques bouffées, pointent le tuyau vers le ciel pour faire fumer le Manitou, puis vers la terre, pour faire fumer les morts, avec un recueillement et une gravité admirables, et une noblesse qui m'a frappé. Il passe ensuite la pipe au voisin et celui-ci fait de même. Quand elle m'échoit, je tire bien quelques bouffées de fumée d'un tabac âcre, leur Quéné-Quéné ramassé dans la prairie, mais sans faire fumer ni les morts ni les vivants. Je n'aurais certainement pas la majesté requise. Ils fument aussi notre tabac, mais reviennent à leur Quéné-Quéné quand ils n'en ont pas d'autre.

Au milieu des danseurs se tient le chef, un fils du Soleil, du Tonnerre ou d'une autre puissance, avec de longues plumes dans la coiffure, le visage peint de toutes les couleurs. Il est paré du costume des grands jours. Tels ils étaient quand ils faisaient la guerre, il n'y a pas longtemps. De vieux colons de 80 ans se rappellent cette époque, qu'ils ont vécue, et racontent des histoires d'Indiens et de buffalos à faire frémir enfants et grandes personnes. La cruauté ne fut pas toujours l'apanage des Indiens. Les Blancs leur ont souvent donné l'exemple.

Dès que le tam-tam joue, les danseurs se lèvent derrière la balustrade. Ils secouent le corps de bas en haut, sans tourner, et sifflent avec leurs lèvres



...LES CHEVAUX STOPPES NET SUR LE TALUS TRES RAIDE

« fu-fu-fu-fp », au rythme des tam-tam... Ce n'est peut-être pas toujours le même air, mais c'est toujours le même mouvement et la même danse.

L'après-midi, grand défilé équestre, à l'extérieur ; de jeunes cavaliers au visage peint, en grand costume de parade, caracolent, pendant que la danse continue. Tous les vêtements, gants, mocassins, selles, sont finement brodés de perles de différentes couleurs, produisant un magnifique effet, surtout si le soleil s'en mêle. Une paire de gants, sur un cavalier de 18 ans, me frappe par la richesse de son coloris et la finesse du dessin. Je veux les acquérir et lui fais offrir par mon métis 5 dollars. Il ne veut rien savoir ; il lui faut plaire d'abord à sa dulcinée, et j'ai l'impression que tant que durera la danse, tout l'or du monde ne m'en rendra pas propriétaire.

Ces Peaux-Rouges formaient une belle race, mais elle dégénère et s'abâtardit depuis son contact avec le blanc et l'absorption d'alcools frelatés. A présent l'Indien passe à côté du blanc, non pas méprisant ou haineux, mais tout à fait indifférent.

En rentrant dans la nuit, le métis me raconte des histoires de Peaux-Rouges.

....

Je suis allé faire la récolte sur les terres de Chantal. Elle a été excellente. En attendant les battages, je reviens à Paradise-Hill. Je trouve mon intérieur recouvert de poussière et la porte entr'ouverte, alors que je l'avais laissée fermée à clé. Cela n'a pas grande importance : sans doute un passant s'est arrêté pour camper. Les Américains ont la manie de tout standardiser, et toutes les clés ouvrent toutes les portes. Je ne remarque rien d'anormal.

Je retrouve mon petit shack très agréable, malgré son aspect pauvre et modeste. J'aurais pu bâtir plus confortablement dès mon installation, mais il importait davantage de labourer. Tous les moments de l'année sont bons pour bâtir, alors que pour les labours il n'y en a qu'un. Je remets à l'an prochain ce luxe. Je me contenterai cet automne de construire l'étable.

Je trouve un nid de rats dans le garde-manger, c'est normal, quand le chat n'y est pas, les souris dansent. Ce qui est plus grave, c'est que ceux qui sont venus en mon absence ont laissé la porte du puits ouverte, et deux rats y sont tombés et sont en décomposition. Je dois aller prendre l'eau au ruisseau, pour la cuisine et la toilette, en attendant de vider et curer le puits.

Au sujet de rat, je dois avouer que j'ai mangé des crottes de rat, sans le savoir : des vraies, pas de celles que mangent les enfants... Elles sont bien plus amères ! Voici comment. Les souris avaient crotté dans le sac de farine, où sans doute elles s'étaient attardées longuement à se gorger de farine. Quand j'ai fait mon pain, j'ai bien enlevé la couche supérieure, en constatant le fait. Je ne pouvais tout de même pas jeter le sac de farine entier, c'était le seul que j'eusse. En enlevant la couche supérieure, quelques crottes se sont glissées dans la farine. En mangeant mon pain, lorsque je trouvais une bouchée amère, je la crachais vite, en me disant : « Encore une ! » Manger de la vache enragée n'est rien en comparaison !

IX

MES CLIENTS PEAUX-ROUGES

L'hiver s'est passé dans la morne solitude de la neige. Le printemps va revenir.

Je vais bâtir ma nouvelle maison, à Paradise-Hill. J'ai engagé un jeune domestique, qui s'appelle Hubert, et vient d'arriver de France.

Je vais chercher des planches chez Roussel. Je le trouve occupé à marquer les animaux au fer rouge, assisté de quelques Français Basques et Canadiens-Français. On attrape la bête au lasso, dans le corral, et on la couche par terre, les jambes liées. Dès qu'on applique le fer rouge, la chair grésille et ce sont des beuglements assourdissants.

En quelques jours, je monte la carcasse de la maison en planches, ma future habitation. Il ne reste plus que le toit à poser, en tuiles de bardeau en bois de cèdre. Je compte bien l'habiter dans une semaine. Je fais dans l'écurie un poulailler sur pontage, afin que la volaille soit au sec et au chaud l'hiver.

Hubert descend à Battleford faire enregistrer un homestead qu'il a choisi à côté du mien. Il ramène de Saint-Hippolyte quatre bœufs, dont j'ai fait l'acquisition, ainsi qu'une vache à lait Durham, avec son veau. Nous garderons le veau à l'étable et lâcherons la vache qui reviendra matin et soir pour retrouver son veau. Nous lui tirerons quelques litres de lait et le veau se chargera de la traire jusqu'au bout.

J'ai décidé d'ouvrir un magasin, un de ces « General Store », dans lesquels on vend de tout. Il n'en existe pas à 20 kilomètres à la ronde. Ce commerce me rapportera autant, sinon plus que la culture, avec tous ses aléas : chaud, froid, pluie, sécheresse, gelée... Je vais chercher une charge de planches pour la construction de ce magasin. Avec la maison, la grainerie (l'ancien shack), l'écurie, le poulailler, l'abri pour les machines agricoles, ma ferme a l'air d'un petit village.

Je placarde une affiche au Post-Office, annonçant l'ouverture de mon General Store, à la date du 10 août. Je pose des écriteaux aux carrefours des chemins, dans un rayon de 3 milles, pour indiquer la direction. Je termine la couverture du magasin avec du papier caoutchouté « roofing », dont la pose est plus rapide que le bardeau. Le plancher à l'intérieur est fini, comptoirs et étagères seront bientôt prêts.

Je me rends à Battleford pour les achats à la succursale de la maison Mac-Donald, l'une des plus

importantes firmes de Winnipeg. Ma connaissance de la langue anglaise est juste suffisante pour ne pas acheter du sucre pour des nouilles, mais je m'en tire à mon honneur. Un *Général Store* doit tenir de tout : épicerie, tabac, conserves, outils, vêtements de travail, chaussures, munitions, pointes, farines, etc...

Dès que la marchandise est annoncée à Edam, je pars chercher une charge. A l'aller, je passe au Jack-Fish, au store du vieux John Ness, avec qui je suis en excellents termes, pour lui demander des adresses de maisons de gros. Au retour, je charge un voyage de caisses à la station. Je termine l'aménagement intérieur du magasin. Comptoirs et étagères sont en place pour recevoir la marchandise. Du papier blanc collé aux murs donne une allure propre et coquette. Comptoirs et étagères sont un peu rugueux, car je ne dispose que d'un rabot. Avec les modestes moyens du bord, il est difficile de faire mieux.

Et maintenant, j'attends avec impatience l'ouverture du 10 août... et les clients.

Je vais rendre visite au tenancier du plus proche store, à Charlotte, pour lui demander de me communiquer ses prix, afin que les clients ne puissent dire que l'un ou l'autre vend plus ou moins cher.

En mars, je m'étais fait envoyer de France un fût de vin de 240 litres pour ma consommation personnelle, et je n'en avais aucune nouvelle. A Battleford, je vais à la douane et j'apprends avec surprise qu'il est là depuis le 9 mai ! Ils m'avaient avisé à Méota, où je n'ai jamais habité, et naturellement n'ont jamais eu de réponse. Où ont-ils pu prendre cette adresse, alors que mon nom et la destination étaient très lisiblement inscrits sur le double fût, dont l'enveloppe était intacte ? Heureusement, il finit bien sa dernière et plus courte étape, et arrive en parfait état de conservation. Avec Hubert, nous le savourons au compte-gouttes. Nous nous octroyons une bouteille tous les deux ou trois jours. Aux repas, nous n'en prenons qu'un demi-verre, additionné d'eau tant qu'il garde un semblant de couleur. Art subtil

de faire durer le plaisir ! Dès que le travail ralentit, nous revenons au château-la-pompe.

Nous dressons deux bœufs en les encadrant de deux autres domptés. Ils sont doux et, de ce fait, la besogne est facile.

De deux couvées, j'ai conservé tous les poussins, sauf deux, l'un écrasé par un cheval à l'écurie, et l'autre noyé dans l'abreuvoir. Il m'en reste 21, et les premiers nés sont déjà beaux.

En prévision des froids prochains, je finis d'aménager l'intérieur. On superpose toujours trois rangs de planches, si l'on veut une maison chaude. Je n'avais posé que celui de l'extérieur, suffisant pour l'été. Je remplace le troisième par du carton feutre épais et chaud, livré en larges feuilles, d'une pose facile et rapide, que l'on scie comme du bois. En gris-bleuté, il tient lieu de tapisserie.

Mon magasin est ouvert... Je commence à avoir pas mal de clients. J'en remarque tous les jours de nouveaux, et il ne se passe pas de jour que je ne voie un acheteur. J'apprends assez vite l'anglais, car beaucoup ne parlent que cette langue. Cela me sert pour passer mes commandes que je ne puis faire qu'en anglais. Quand j'ai commencé, je confondais souvent 15 et 50, qui se ressemblent comme prononciation. J'ai vite su compter et appris l'essentiel pour le plus grand bien de mes affaires.

Hubert me quitte de manière peu correcte. Depuis deux mois, son zèle s'était ralenti, et tout en travaillant moins, il voulait gagner plus.

Je l'avais engagé à 100 francs par mois, nourri et logé. Puis j'avais porté sa mensualité à 175 francs, pensant que cela le stimulerait. Pas du tout, il devient de plus en plus paresseux. Enfin un soir, en rentrant de Edam, je lui fais une observation au sujet d'un sac de farine manquant, perdu en cours de route.

« Bien, me dit-il, réglez-moi mon compte et je m'en vais. » Je le paie aussitôt et il part à 10 heures du soir, sans déharnacher les chevaux. Un des fils du voisin, revenu avec lui de Edam, me dit qu'il s'était



ILS S'ACCROUPISSENT PAR TERRE ET ATTENDENT...

engagé, la veille, avec un colon rencontré sur la route.

Je pressens le plus proche voisin, un Américain, pour aller me quérir un voyage de marchandises, principalement de la farine, dont je vends beaucoup, car tout le monde fait son pain. Il accepte et ne veut pas être payé, en considération de menus services rendus. Cet Américain, très adroit et sachant tout faire, s'est bâti, durant l'été, une belle et spacieuse maison en troncs équarris en queue d'aronde. Il n'a pas d'argent pour s'acheter de la planche.

Depuis le départ d'Hubert, je n'ai plus une minute libre, entre le magasin et les travaux de la ferme. Heureusement, cet Américain vient de temps à autre me donner un coup de main. Comment me serais-je débrouillé seul ?

La clientèle augmente de semaine en semaine. La vente de la farine marche grand train, sans compter le reste. Le client repart avec son sucre, son café, son thé, ses allumettes, sa graisse, son lard fumé, ses confitures. Voilà dix personnes au moins qui me demandent des munitions, que je commande aussitôt.

Les Indiens-Peaux rouges commencent à fréquenter le store. Ils sont curieux à observer. Il ne faut jamais être pressé avec eux. S'ils sont plusieurs, ils s'accroupissent par terre, les jambes repliées, à la manière indienne, et ils attendent. Hommes et femmes bourrent leur pipe et fument silencieusement.

Voici comment se traitent les affaires avec eux. Très souvent l'Indien apporte des peaux en paiement. Avant d'acheter, il faut vendre. Au bout d'un certain moment, l'un prend un ballot, le déplie et montre des peaux. Suivant l'espèce : rats musqués, pour la plupart, renards, hermines, skunks, loups, je donne un prix. Nous sommes fixés journellement, par les journaux, sur les cours de la fourrure pratiqués à Chicago, Saint-Paul, Mineapolis, les grands marchés de la fourrure aux Etats-Unis. Il ne faut pas essayer de rouler le Peau-Rouge, sans quoi il referme son paquet et s'en va ailleurs. Si l'on est d'accord sur le prix, on compte les peaux et on fait le total. Il est rare que, parmi les Peaux-Rouges, il ne s'en trouve pas un, au sang plus ou moins mêlé, baragouinant quelques mots d'anglais, pour faciliter les opérations. Le décompte fait, je donne les dollars à l'Indien, et c'est ici que l'affaire devient comique.

Le Peau-Rouge commence à faire le tour du magasin, contemplant longuement, touche un objet pour savoir le prix et, une fois le prix énoncé, il tend un des plus gros billets qu'il vient de recevoir, et on lui rend la monnaie. Pour chaque objet, il fait de même et continue par les plus chers : farine, lard fumé, graisse, thé, sucre, tabac. Après chaque objet acheté, il paie : l'addition dépasse son entendement. Quand il ne lui reste que quelques dollars, si le prix dépasse ses disponibilités, il se rabat sur un autre objet moins cher. Pour finir, invariablement il échange la menue monnaie contre des bonbons. Chaque Indien présent fait de même.

Ces Peaux-Rouges vivent en nomades, changeant de camp, suivant les possibilités de pêche et de chasse. Ils reculent toujours vers le nord, chassés par la civilisation qui envahit leurs territoires. Ils se sentent

définitivement vaincus par le blanc, et cela fait pitié de voir cette noble race dépossédée de toutes ses richesses, en vertu de la loi du plus fort.

Le Gouvernement a bien essayé de les fixer en ouvrant des écoles indiennes, tenues en général par des religieux, en leur apprenant la culture, en leur donnant même au besoin des outils agricoles, du bétail ; mais dès qu'ils reprennent le large, l'atavisme reprend le dessus. On ne pourra jamais domestiquer cette race, d'ailleurs en voie d'extinction. Exactement comme si l'on voulait parquer dans une belle ville nos Romanichels. Ils préfèrent leur roulotte, la route, le grand air, la liberté.

J'ai un cheval démoniaque. Il vient de se détacher à l'écurie et prend la clé des champs par la porte restée ouverte. Je cours pour l'attraper, mais il rue, pétarade, les quatre fers et la queue en l'air. Je dois faire deux milles avant de le capturer. Quand il est libre, sa malignité est diabolique. Je ne puis le saisir qu'avec de l'avoine, que je fais tinter en la laissant tomber dans un plat ou une boîte de conserve. Alléché, il s'approche prudemment, le museau allongé vers le plat, pour la sentir et la manger. Doucement, il faut allonger la main vers le naseau pour le saisir par la crinière ou par l'oreille. Sans cet appât, il vous laisse approcher à quelques mètres et, tranquillement, continue à brouter jusqu'au moment où vous allez lui poser la main dessus. Il vous tient à une distance respectueuse, avançant à la même cadence que vous. Ce gros malin m'en fait voir de dures.

L'écurie est trop basse ; j'enlève toute la couverture provisoire, pour la surélever de quatre rondins. Il faudrait deux hommes pour soulever ces grosses pièces. Je suis seul et obligé de m'ingénier ; je fais des échafaudages et, de gradin en gradin, les poutres prennent leur place. Je me fais aider d'un cheval, qui les traîne sur place ; ensuite, si elles sont trop lourdes pour être hissées à bout de bras, avec un palan, je les lui fais tirer. La charpente terminée, les perches et la tourbe posées, je me hâte de bousiller avant que la terre ne gèle. Je veux une écurie con-

fortable, où les bêtes soient bien au chaud, afin d'économiser de la nourriture. En effet, dans une étable froide, les chevaux sont obligés de manger toute la nuit pour se réchauffer.

Je chausse de paille le bas de la maison et du magasin. Il faut aussi songer au bois de chauffage pour l'hiver rigoureux. Je coupe six charges dans le grand bois limitant ma terre. Je rentre tout le jardinage, sauf les choux et rutabagas qui peuvent attendre jusqu'à la neige. J'ai la provision de légumes pour tout l'hiver.

J'ai vendu tout le pétrole sans songer à garder ma provision. Je m'éclaire avec une mèche en chiffon trempant dans la graisse, à la façon indienne. Ce n'est pas bien brillant...

Les veillées d'automne sont longues et je les passe à fumer la pipe au coin du feu, tandis que règne le silence le plus absolu, interrompu de temps en temps par le tintement de la cloche de la vache en liberté, un aboiement de chien ou le hululement des loups coyottes. La nuit, ils se renvoient l'écho, d'un hurlement plaintif et prolongé.

X

LA BETE PUANTE.

Fin octobre, la neige fait son apparition, assez drue pour pouvoir sortir en traîneau, mais elle ne tient que peu de jours. Après, c'est le dégel, la boue, le cloaque.

A 200 mètres de la maison, je ramenais les animaux à l'écurie le soir, lorsque j'entends le chien

aboyer sans arrêt devant un taillis. Intrigué, je m'approche et je l'excite de la voix. Tout à coup, je vois une queue hérissée, toute droite. Pensant, à la vue de cette queue, à un blaireau, je saisis un bâton pour l'assommer. J'excite le chien de mieux en mieux, quand soudain, je le vois se rouler en hurlant, se frottant le nez sur le sol et dans la neige. Instantanément, je sens une odeur épouvantable à vous rendre malade. Il a été aspergé en plein museau par une *bête puante*.

D'un bond, je suis à 10 mètres en arrière. La lutte n'est pas dangereuse, mais je risque de me faire asperger. Quand cette bête est traquée de trop près, elle se tourne prestement, fait face, vise avec la queue et ne rate jamais le but. Elle peut vous atteindre à plusieurs mètres. Sa seringue, enfermée dans la queue, est précise et à longue portée. Quelle puanteur !

A toute vitesse, je fuis ce lieu d'infection, mais le chien tout empuanti me suit, et je ne puis l'éloigner malgré des menaces. L'odeur est si pénétrante et tenace, que je renifle à tout instant, tantôt ma casquette, tantôt ma veste, m'imaginant avoir reçu de l'infect liquide. Cette odeur de musc est tellement violente qu'elle donne des nausées. Le pauvre chien va à l'écart vomir tripes et boyaux.

Quand je songe que je pouvais recevoir ce cadeau à sa place. Si l'on se fait asperger, malgré tous les lavages, il faut jeter les habits. Quant au chien, je le fais coucher dehors, dans la meule de foin, près de l'écurie. Dès que je sors, le vent m'apporte ces effluves. Plusieurs jours après, les clients, sans le savoir, me disent : « Vous avez tué la bête puante. » Si j'avais eu la carabine ou le fusil, je pouvais la tuer, sa fourrure ayant une grande valeur.

Je fais provision de bœuf, qui se conservera à présent dans le grenier. Depuis quatre ou cinq mois, je n'en ai pas mangé. En dévorant un bifteck, je trouve sous la dent de petits plombs, indication que l'animal a été tué avec un fusil de chasse.

Bousquet, un Aveyronnais débarqué ce printemps

avec sa femme et ses enfants, se présente. Il a travaillé tout l'été à Battleford et vient passer l'hiver sur sa terre voisine, pour accomplir les trois mois de résidence annuelle exigée. Sa maison, qu'il vint bâtir cet été, n'est pas terminée, et il gèle à pierre fendre. Heureusement, ils ont une tente. C'est un homme énergique et débrouillard, bien secondé par sa femme. Je serais étonné qu'il ne réussît pas.

Sa femme venant prendre des pommes de terre, je les lui cède à un prix très bas, les sachant peu fortunés. Elle m'en fait la remarque et me dit très simplement : « Nous aimons beaucoup les pommes de terre et en faisons une grosse consommation. Nous faisons la soupe très épaisse pour y mettre moins de pain, la farine étant chère. »

L'Américain, par contre, quitte la tente pour sa nouvelle maison terminée. Je l'aide à rentrer son piano. Oui, un piano ! Il gisait misérablement, au milieu d'un tas de meubles, sous la tente. L'homme avait construit, en attendant, une petite barraque pour passer l'été. Il a mis le temps pour sa construction, mais sa maison est belle, divisée en quatre pièces, faite en rondins équarris à la hache, et les angles montés en queue d'aronde. C'est un bon ouvrier, très adroit et vaillant. Je lui fais crédit, et il est entendu qu'il ira à Edam quand je voudrai. Il me rend ainsi un grand service. L'hiver, le charroi des marchandises est une grosse question. Le trajet aller et retour est de 100 kilomètres. L'été, avec les longues journées, le voyage dure deux jours, tandis qu'en hiver, il en faudra trois.

Cette maison est une vraie merveille, pour le pays. Elle est donc divisée en quatre pièces : d'un côté, un living-room, avec le fameux piano, divan, chaises, berceuses, guéridon supportant une grande lampe, et une carpette sur le plancher. Dans la salle à manger : buffet, table ronde, gravures encadrées, guéridon avec potiche et chaises berceuses encore. La cuisine et la chambre sont quelconques. C'est tout de même du luxe, à côté de mon intérieur monacal.

Le piano mécanique peut jouer seul ou avec un

pianiste. Encore faudrait-il trouver un pianiste! A tour de rôle, on se contente de tourner la manivelle, comme pour un orgue de barbarie. L'instrument a un assez beau son et, chose inimaginable, a gardé son accord, après son long voyage à travers les Etats-Unis et les cahotements de la prairie. Heureusement pour lui, car l'accordeur serait encore plus difficile à dénicher que le pianiste.

Dans la semaine, grande affluence de clients. Quand ils se rencontrent à plusieurs, ils en profitent pour faire un brin de causette. Les travaux ne pressent pas, à l'heure actuelle, ces discours durent des heures. Parfois, les achats sont terminés au moment des repas, et les palabres continuent. Je les enverrais bien à tous les diables...

Un matin, alors que mon petit déjeuner est sur la table, arrive un Canadien, vrai moulin à paroles. Je laisse mon bol de porridge au coin du feu, pensant avoir vite terminé. Il est encore là, quand arrive l'Américain pour l'achat d'un harnais, puis deux Anglais, ensuite deux Peaux-Rouges. A midi, je suis enfin libre et je n'ai encore rien avalé. Je mets un beefsteak à la poêle, quand arrive encore un Indien, qui me retient jusqu'à deux heures. Je retrouve mon steak calciné.

Un campement de Peaux-Rouges s'est, en effet, installé à deux milles d'ici. J'ai pu en photographier un, qui s'y est prêté de bonne grâce. Deux autres, en voyant l'appareil, ont répondu, d'un ton bourru et catégorique : non !

A présent, il neige, il vente, il fait froid. La neige, balayée par la tempête, cingle le visage. Je vais mettre du bois au poêle du magasin, que j'entretiens allumé toute la nuit, pour ne pas laisser geler certaines marchandises liquides, telles que l'huile et les médicaments.

C'est Noël... Je me rends à la messe de minuit par une température clémente : — 20 degrés est un temps relativement doux, s'il ne fait pas de vent. Je pars à la tombée de la nuit, en passant chez Roussel. Nous dînons et il est décidé que je pars avec eux,

une place étant disponible. Je dételle et rentre mes chevaux à l'étable.

Nous partons à 10 heures. Nous sommes sept dans le traîneau, qui file à bonne allure, attelé de bons chevaux rapides. Sur la neige tassée et gelée à souhait, les patins glissent sans bruit comme sur une nappe d'eau. Nous arrivons à 11 heures à la mission de Sainte-Marguerite et allons nous chauffer chez des amis, en attendant la messe.

A minuit, l'office commence. Je m'installe à la tribune.

De ma place, je vois la crèche à côté de l'autel. Sa pauvreté est bien en rapport avec la misérable étable où naquit l'Enfant Jésus. Il est seul sous le petit toit de paille. En France, on fabrique de beaux petits Jésus, souriants, roses, faits pour des crèches de Noël. Celui-ci est une simple poupée de bazar, avec une petite chemise affreuse et une tignasse en filasse.

La messe terminée, nous allons réveillonner chez des Basques. Nous partons à quatre traîneaux, et les chevaux, excités par une longue attente, nous emportent dans une course folle. Le froid vif, à cause de l'heure matinale, cingle le visage, et lorsque nous arrivons chez les Basques, moustaches et fourrures sont blancs de givre, ainsi que les chevaux. Nous réveillonnons gaiement jusqu'au jour.

On m'a donné un petit chien qui fait ma joie. Dernièrement, il était en train de faire une sottise dans la cuisine. Je veux l'attraper pour lui faire renifler sa saleté, mais comprenant sa faute, il veut me mordre quand je le saisis. Furieux, je lui envoie un coup de pied si malencontreux que je lui casse une patte contre le montant de la porte. Me voilà tout penaud, honteux de ma nervosité, bien que la correction soit méritée. Je fais un pansement avec de petits bouts de bois pour maintenir les os, après les avoir remis en place. Douze jours après, mon chien ne boite plus. Ai-je des aptitudes de rebouteur ?

Je laisse passer le 1er janvier sans m'en apercevoir. L'hiver est assez doux, sauf quelques grands froids, où le thermomètre descend à — 40 degrés. Mon trai-

neau étant souvent en route pour le transport des marchandises, je me fabrique un traîneau léger pour me rendre au Post Office, ou ailleurs. J'y adapte la flèche d'été, pour y atteler les deux seuls chevaux gardés pour l'hiver. Les autres ont été lâchés au large.

Galtier, un Français arrivé récemment sur le *Teutonic*, vient me commander une fournaise et des tuyaux. Il a dû décamper de chez lui, où il gèle. Il n'a qu'un petit poêle et, le matin, se réveille avec des glaçons dans les moustaches. J'ai connu ce désagrément ! La fournaise, que j'ai installée, chauffe très fort et rapidement. Grialou, que j'ai repris pour les mois d'hiver, est couché par terre, à côté, et n'a qu'à allonger le bras, la nuit, pour régler le tirage. Nous y engloutissons, le soir, de gros rondins de bois vert, qui brûlent jusqu'au matin.

Nédelec se marie avec une Bretonne, et je suis invité au mariage. Après le repas commence la danse, dont les Canadiens sont si friands.

Ensuite, on passe aux jeux de société : « L'avez-vous vu, le furet, le furet du roi, mesdames », à ceux, moins innocents, d'attrape-nigaud. Les Canadiens en raffolent. Entre autres, on fait un canapé de deux chaises, recouvertes d'une couverture. Au milieu, il manque une chaise, et celui que l'on mystifie est encadré de deux acolytes. Après le discours d'intronisation, le roi et la Cour vont s'asseoir sur le trône. Les deux ministres, tout en faisant le geste de s'asseoir, se lèvent au moment voulu, pour laisser tomber le roi à la renverse...

Ou bien, le jeu du manche à balai : deux compères sont assis par terre, le mystifié au milieu, leur faisant face. Un bâton passe sous les jambes des trois, au-dessus du mollet. Chacun, les mains accrochées à la perche, à hauteur du genou, doit tirer de toutes ses forces. Au signal convenu, au moment du plus gros effort, les deux extrêmes lâchent le bâton, et le troisième, au milieu, ne se méfiant pas, fait la pirouette sur le plancher. Cette fois-là je suis le dindon de la farce, mais rira bien qui rira le dernier.

Parmi les deux exécutants, l'un d'eux affichait une belle superbe, pleine de morgue. Je me creusais la cervelle pour lui rendre la monnaie de sa pièce. Je me souvins d'un tour pendable, pratiqué à la caserne, et dont la « bleusaille » faisait les frais. Je demande un entonnoir. Il s'agit de poser une pièce sur le front et de la laisser choir dans l'entonnoir, enfilé entre le gilet et le haut du pantalon. Je fais la démonstration, que j'annonce très difficile (alors que chaque fois la pièce est obligée de tomber dans l'entonnoir). « A qui le tour ? » Naturellement, le malin que je visais voulut tenter la chance. Du premier coup, immanquablement, il réussit. « Pardon, tu triches, tu n'as pas bien fermé les yeux. » Il reprend la pièce, renverse le front, ferme les yeux et, aussitôt, je saisis un verre d'eau que me tend discrètement un compère, et le vide prestement dans l'entonnoir.

Tête du patient ! L'eau dégouline et s'infiltre, vous devinez où ! Hilarité générale. Le jeu n'est pas très spirituel, mais l'assistance est ravie de cette leçon donnée à un « gros malin ».

XI

SUR LES TRACES DE MON VOLEUR

...Le grand dégel arrive. Les gopheurs sortent de leur trou et je vais leur faire la chasse sur le labour. Si l'on n'approche pas trop, ils attendent sur le bord de leur repaire, plantés sur les pattes de derrière, sans bouger. La cible est idéale pour une carabine de petit calibre. Si l'on approche trop, l'animal rentre dans sa cachette, revient en ne laissant apparaî-

tre que le bout du museau, vous observe. Dès que l'on fait quelques pas, il ressort à l'air libre.

La neige a disparu autour des bâtisses. Le soleil chauffe. L'herbe sèche. Et voici que le feu prend dans la prairie, à quelques milles. On croirait de loin assister à l'incendie d'une ville. Le feu avance sur une largeur de deux milles, mais je ne le crains guère, le vent ne le poussant pas de mon côté. Le labour me protège et, de plus, je suis garanti par le chemin du Fort Pitt, longeant ma terre, ouvert l'an dernier. A supposer que le feu franchisse le chemin et contourne le labour, j'ai les garde-feux creusés autour des bâtisses. Je puis donc dormir tranquille. Néanmoins, je monte mon réveil sur 2 heures, pour jeter un coup d'œil. Même si le vent tournait, l'incendie ne serait pas à ma porte avant demain matin. S'il venait du côté de la montagne, je serais plus inquiet, à cause des 30 hectares de bois qui me touchent. Cependant, on n'est jamais assez prudent avec les feux de prairies.

Ces feux de prairie, fréquents quand l'herbe est sèche, sont dus à l'imprudence et non à la malveillance. Il suffit d'un fumeur qui éteint mal sa cigarette, d'un campeur qui éteint mal son feu, pour enflammer rapidement la prairie et, dans quelques instants, on n'est plus maître du feu. Il se propage avec rapidité, surtout si le vent souffle en tempête. Il peut alors atteindre l'allure d'un cheval au trop, quand il rencontre du bois sur son passage, et s'il vente. Les responsables sont presque toujours de nouveaux arrivants. Les Canadiens, principalement les métis, éteignent toujours leur allumette enflammée et étouffent le tison entre leurs doigts.

Le chemin du Fort Pitt, dont j'ai parlé tout à l'heure, est un des plus anciens de la région. C'était la grande voie de pénétration pour les Indiens, les missionnaires, les « coureurs des bois » de l'époque de Champlain, entre Saint-Boniface, berceau de Winnipeg, et le Mackensie, sur le cercle arctique. Pour aller de Montréal vers ces régions lointaines, à cette époque héroïque, il fallait des mois et des années, en

voyageant tantôt en charrette, tantôt en pirogue (quand on trouvait de longs parcours de rivières et de lacs), ou avec des attelages de chiens, plus au nord. Ce chemin, très fréquenté, n'est encore qu'une piste, en bien des endroits.

Un soir, en ouvrant le tiroir pour rendre la monnaie à un client, je constate que les cases où je mets les billets de 1, 5 et 10 dollars, sont vides. On n'a pas touché aux chèques nominatifs, d'une valeur de 50 dollars environ, heureusement sauvés. (Les chèques passent souvent de main en main, endossés de plusieurs signatures. Ils sont reçus en paiement partout). Une dizaine de dollars en petite monnaie ont été négligés. Par une étrange coïncidence, c'est la première fois que j'avais beaucoup d'argent en caisse, sans pouvoir préciser le montant. J'envoie, tous les huit ou quinze jours, mes disponibilités en banque, pour payer mes factures, mais ces temps-ci, avec les semences, les labours, la clôture, et bien d'autres occupations, je ne l'ai pas fait. Le voleur le savait-il ? J'en doute. J'aurais mieux aimé perdre un animal d'égale valeur !

Je pars chez Roussel pour alerter la police. Je roule une partie de la nuit. Il ne peut aller à Edam. Au matin, mon voisin, l'Américain, partant prendre de la marchandise, me propose de faire la commission.

J'échafaude mille hypothèses : la veille, vers trois heures, est venu un fermier voisin. Je lui ai échangé un chèque de 15 dollars, supérieur à la valeur de ses achats. Je lui ai donc rendu la monnaie et, par conséquent, le vol n'avait pas encore eu lieu. Le soir sont venus deux clients, et sur l'un d'eux se portent mes soupçons, sans cependant aucune preuve. Le premier a réglé avec de la menue monnaie, sans avoir à échanger. Le second m'a dit pressé : « Je ne veux que du tabac ». Je le sers et mets la monnaie qu'il me tend dans le tiroir, sans regarder.

Le vol a-t-il été commis de jour ou de nuit ? Je n'en sais rien. J'avoue, négligence inexcusable, que je n'ai pas de serrure à mon tiroir-caisse, détail que n'ignorait sûrement pas le voleur. Il peut être rentré



AU MILIEU DES DANSEURS, SE TIENT LE CHEF...

par une des fenêtres qui n'ont, ici, jamais de volets. En examinant bien, j'aperçois une trace très nette de pas, près de la fenêtre donnant sur l'arrière. Je sors, je fais le tour de la bâtisse, j'examine de plus près, et je retrouve, aux pieds de la fenêtre de devant, les mêmes traces, sur le sol détrempé par la pluie. La personne est allée derrière le store et revenue. J'en conclus que c'est par là que le voleur a dû rentrer.

Mes soupçons se portent sur un voisin ; nous y allons avec l'Américain pour voir quel genre de chaussures il porte. Le dessin de la semelle en caoutchouc est le même que celui des traces relevées. Je crois tenir le coupable. Je lui demande des explications sur ces allées et venues derrière le store. Il me répond très naturellement qu'il avait posé sur la fenêtre avant une livre de beurre, achetée chez un voisin, et qu'il était allé à l'arrière pour satisfaire un besoin naturel. C'est possible : rien n'est anormal dans son expression. Il jure que ce n'est pas lui le coupable. Je le sais pauvre, souvent sans argent, mais cela ne prouve rien.

Je suis perplexe. Ne serait-ce pas l'Américain qui a déjà commis, à mon égard, quelques indélicatesses dans ses comptes ? Je me refuse à le croire. Cependant l'adage dit : « Qui vole un œuf vole un bœuf ». Et puis, il est parti aussitôt chercher la police... Que conclure ?

Entre temps, mon Américain rentre tard de Edam et m'annoce, pour le lendemain, la visite d'un policeman. Vu l'heure avancée, je décharge moi-même la marchandise et je vais me coucher à minuit. Après quelques heures de repos, je me lève à 4 heures pour aller chez Roussel, lui demander de me servir d'interprète. Mon bagage d'anglais ne me permettrait pas de donner des détails précis. Le « *police monté* » arrive à midi. Il déjeune avec nous, et après le repas prend des notes et part sur la montagne commencer son enquête.

Il revient le lendemain après avoir vu ceux pour lesquels il peut y avoir présomption. La tête de l'un des clients de la dernière heure ne lui plaît pas mais,

me dit-il, ce n'est pas une raison suffisante pour l'inculper. Il a envoyé une note à Lasburn pour qu'on surveille les bars et qu'on note ceux qui dépenseraient plus qu'à l'ordinaire. Il va faire de même à Edam, mais il suppose que le coupable attendra quelques semaines pour dépenser cet argent.

Peu de temps après s'amènent deux messieurs de la police secrète. L'un d'eux a passé six ans à Paris et parle couramment le français. La conversation devient aisée. Ils me demandent de les héberger. Ils viennent pour le vol et désirent tenir leur présence ignorée. C'est dimanche. Pendant que nous causons, arrivent des clients. On n'a pas le droit de vendre le jour du Seigneur. Me voilà bien embarrassé, la police étant dans les murs. Si je ne les sers pas, il me faut leur dévoiler la présence des policiers que je dois tenir cachée. Je n'hésite pas longtemps : je les sers. Les policiers, souriants, restent à la maison et font mine de ne rien voir. Ils savent fort bien que dans les *stores* de campagne, on a l'habitude de vendre le dimanche.

Le policier me questionne, prend des notes, me demande des renseignements sur les voisins, principalement sur l'Américain. Il est persuadé que le voleur connaissait parfaitement mes habitudes, ce qui est évident. Je lui énumère les circonstances où l'Américain m'a soustrait quelques dollars. Il voudrait bien le voir. Je lui montre ses photos, quand notre homme arrive de Edam, où je l'avais envoyé. Il peut l'observer à loisir, à l'improviste. Il va contrôler ses dépenses dans cette dernière ville, où il va souvent.

Le jour du vol, je m'en souviens maintenant, l'Américain était venu chez moi pendant que je travaillais à la clôture. Il amenait ses bœufs pour prendre ma voiture, comme c'était entendu. Je ne me dérangeai pas. Il ne pouvait me voir, caché par quelques arbres. Il resta assez longtemps, et je me demandais ce qu'il pouvait bien faire. Je le vis traverser entre le magasin et la maison. Quand il ramena la voiture, le soir, il me dit l'avoir graissée. Je n'ajoutai pas autrement d'importance à ce détail. Pourquoi n'y avais-

ié pas pensé plus tôt ? C'est que, sur la trace des semelles, je croyais tenir la bonne piste. Il ne me vint pas à l'idée de le soupçonner, lui qui cherchait avec tant d'ardeur avec moi.

Maintenant, j'ai la certitude que c'est lui le coupable. Mais laissons faire les policiers, auxquels j'ai conté ces derniers détails.

En attendant, je sauve mon chien d'un empoisonnement *in extremis*. Pour détruire les gopheurs, dévastateurs de récolte, le Gouvernement nous oblige à poser de la strychnine, poison très violent, à effet instantané. Il a dû en manger dans un trou. Je lui enfonce, pendant des heures, de hautes doses de moutarde dans la gueule. Il souffre terriblement et j'ai peine à le regarder, tellement ses convulsions sont violentes. Toute la partie postérieure est paralysée, et son cœur, au moment des crises, bat si fort que je l'entends à distance. Pendant plusieurs jours, il n'est pas brillant, mais il finit par se remettre complètement.

Je descends d'un beau coup de fusil un volatile énorme, ressemblant à une outarde ou à une oie. Il a des ailes d'un joli gris bleuté, et sa plume ferait certainement les délices d'une élégante, comme garniture de chapeau.

Le shérif de Edam vient me voir. Nous mangeons ensemble l'oiseau en question, qu'il nomme *Walkturkey*, dindon sauvage. Il m'apprend que maintenant notre Américain se soûle à chaque voyage à Edam. Avec quel argent ?... Mais comment sévir contre lui, sans preuve ? Depuis quelque temps, il se montre très irascible et s'emballe facilement. Le lendemain, il revient la tête basse, me cause doucement pour me faire oublier la scène précédente. Il n'a pas la conscience tranquille, certainement, et il a peur de se fâcher avec moi... Quelque temps après, le shérif de Edam vient saisir le fameux piano : acheté aux Etats-Unis, il n'avait jamais été payé.

....

Je me demande si, lorsque je vais avoir les lettres patentes de ma concession, c'est-à-dire le titre de

propriété, après les trois ans de séjour imposés par la loi, je resterai encore un an de plus, à faire le gentleman-farmer-cuisinier, store-keeper, ou si je n'irai pas, après la récolte et les travaux d'été, chercher une situation dans une ville. On parle beaucoup d'Edmonton, dans la province d'Alberta. Sa situation en fait la plaque tournante de toutes les lignes, allant de l'Atlantique au Pacifique et du Sud au Grand Nord. C'est la porte d'entrée d'une région immense, deux fois plus grande que la France.

Ici la culture fait vivre largement l'homme, mais ne l'enrichit pas. Je compte faire dans une ville des affaires plus fructueuses, à moindre mal, si j'en juge par mon petit magasin de campagne. L'idée mérite réflexion.

J'organise un vaste pique-nique pour la fin du mois d'août. Ces parties sont très goûtées, et les invités ne manquent pas l'occasion. Le bal dure toute la nuit et attire beaucoup de jeunes. J'organiserai des courses de chevaux, de voitures, des parties de base-ball, avec des prix en argent et en nature. L'entrée sera gratuite, les réjouissances se dérouleront en plein air. Je ferai servir des rafraîchissements, sandwiches, gâteaux, oranges, bonbons, fruits, cigares, repas froids. Pas de boissons alcooliques, que seuls les hôtels, avec licence, peuvent vendre. Sous une grande tente, j'installerai un plancher, pour le bal, quand les jeux seront terminés. J'ai commandé tout ce dont j'aurai besoin. Une voisine doit s'occuper des repas froids et du pain, car il en faudra une très grosse quantité. D'autres voisins se mettent à ma disposition pour le service. Je placarde des affiches à tous les carrefours, et déjà la nouvelle s'est répandue au loin. On m'assure qu'il y aura beaucoup de monde.

Au jour prévu, le pique-nique bat son plein. Le temps, peu sûr, a empêché bien des gens de venir. Néanmoins, une quarantaine de voitures, avec une centaine de personnes, sont venues. Dans l'après-midi, grande course de chevaux montés et attelés, vitesse et demi-fond. Puis, jeux divers : course en sac, en brouette... Sous une grande tente, on sert du thé, du

café, des gâteaux, des fruits. L'ambiance est parfaite. Je tiens la caisse, veillant à tout.

Le soir, il faut songer aux repas froids, car tous ces gens vont rester jusqu'au matin pour danser. Des voisins de bonne volonté m'aident pour la préparation et la distribution. Tout marche à merveille. J'ai pu dénicher deux « violonneux » canadiens-français, pour faire tourner les couples. La nuit se passe en danses, jeux de société, et tout le monde repart content. Pour ma part, je couvre les dépenses, et au delà.

J'ai fait savoir que peut-être je mettrais ma ferme en location, et je vendrais le store. J'ai la visite de gens venant des Etats-Unis à cette intention. L'Américain me tourmente pour que je lui loue la terre, mais je ne veux la lui donner à aucun prix. Encore aujourd'hui, en déballant un sac de sucre, j'ai constaté un manquant de 20 livres. Quand il m'apporta ce sucre, il y a un mois, je comptai les grands sacs de 100 livres. Il y avait le compte. Je n'eus garde de vérifier si, dans chacun, il y avait les cinq sacs de 20 livres. A chaque voyage, je m'aperçois d'une soustraction. Je suis volé comme sur les grands chemins. Cependant prévenu, j'y veille, mais c'est à croire que le voleur est plus fort que le volé.

J'aperçois dans le blé une vingtaine de grosses outardes, attirées par le grain. C'est vraiment tentant, malgré le sol détrempé, sur lequel il faudra ramper pour les approcher. J'arrive derrière une touffe d'arbuste, puis, à plat ventre, je les vise à 50 mètres. J'en descends une et je rentre triomphant, tout mouillé et boueux.

Ma chienne a de nombreux chiots, et je ne lui en laisse que deux. Un beau matin, je m'aperçois que l'un des petits a le ventre bien gonflé ! Je l'examine sur toutes les coutures, pour constater qu'il n'a pas... la moindre fissure sous la queue. C'est un fâcheux oubli de la Nature ! Comment le réparer ? Je prends un canif et lui fais une incision approximativement à l'endroit voulu. Je ne sais si l'opération donnera les résultats escomptés, mais j'ai fait mon possible...

Il vivra, j'ai réussi à le sauver d'une mort certaine.

Quand je contemple ces bâtisses, ce magasin, ces champs, ces clôtures, ces gerbiers, toutes ces œuvres sorties de mes mains, un sentiment d'orgueil, bien naturel, me gonfle le cœur. J'éprouve aussi quelques regrets.

Car j'ai décidé d'abandonner tout cela pour aller chercher la fortune à Edmonton.

...C'est fait. J'ai liquidé le magasin, j'ai loué ma terre. Je suis libre... Mon voisin l'Américain, lui, ne l'est pas : on est venu l'arrêter ce matin ! C'était bien lui mon voleur. Mais qu'il aille au diable : je ne veux point, pour ma part, poursuivre l'affaire...

Je suis allé voir Nédelec et suis rentré à une heure du matin, par une nuit idéale. Le ciel était plein d'étoiles et illuminé de temps à autre par les lueurs d'une aurore boréale. Le spectacle était féerique ! Mon ami voulait me garder, craignant que je ne m'égare, mais je connais bien la contrée ! Comme guide, tels les Rois Mages, je prends une étoile dans la direction de ma demeure, et je ne la quitte plus de vue. Dès que le cheval dévie ou que je me vois obligé de contourner une clôture ou un champ labouré, je ramène l'animal dans la direction de mon étoile, et j'arrive sans encombre.

XII

EDMONTON

J'arrive au début de janvier à Edmonton, capitale de la Province d'Alberta, la dernière avant les Montagnes-Rocheuses et l'avant-dernière avant l'Océan Pacifique.

Edmonton est l'exemple typique de la Mushroom-City, ville champignon. Mac-Namara, un banquier,

me dit, les pieds sur le bureau, un cigare au bec, comme tout Américain qui se respecte, qu'en 1880, il y a à peine 30 ans, il était un des rares blancs à Edmonton. On n'y trouvait alors qu'un poste de traite pour la fourrure. A présent, Edmonton a 65.000 habitants, trois ponts sur la Saskatchewan, un Parlement. Trois compagnies de chemin de fer la desservent avec une trentaine de trains par jour. Les Peaux-Rouges, qui fréquentaient le poste, ont fui vers le nord. La ville s'étend sur une circonférence de 4 milles ; elle est bâtie jusqu'à la quarantième avenue.

Il y a une quinzaine d'années, un Français, nommé Lemarchand, a eu la vision de ce que réservait l'avenir à Edmonton. Il achetait des terrains jusqu'à la vingt-cinquième avenue, considérée comme campagne. Les gens le traitaient de fou. Il répondait invariablement qu'Edmonton deviendrait une très grande ville. On le laissait dire en hochant la tête. Les Anglais allaient chez le « Frenchmen » pour se moquer de lui. Cependant, il a fait bâtir des immeubles de rapport dans la quinzième avenue, qui se trouve à présent en plein centre. Il avait vu juste.

Tous les esprits sont tournés vers la région de la Peace River, Rivière de la Paix, contrée très fertile, ouverte depuis peu à la colonisation. Une grande ville va surgir dans cette région, on ne sait où. Chacun fait des pronostics et cite des noms. Il faut attendre que le chemin de fer, d'Edmonton à Peace River, soit plus avancé. Il va s'y produire un « boom » formidable. Le boom est la fièvre de spéculation sur les terrains, sur les affaires, poussé à l'extrême limite de l'exagération. Le thermomètre monte à une allure telle qu'il risque à tout instant d'éclater. Si la fièvre tombe, c'est la crise, avec ses conséquences inévitables.

Je loge chez un Canadien français, nommé Napoléon Laliberté, c'est un homme charmant. Je remarque une grosse pépite d'or à sa chaîne de montre. Il me parle des chercheurs d'or, qu'il a bien fréquentés à Dawson-City, dans le Klondike, quand il y était agent des terres du Gouvernement, au moment de la fa-



QUAND JE CONTEMPLE CES BATISSES.

meuse ruée vers l'or. Beaucoup de gens se rendirent dans ce nouvel Eldorado, où les objets de première nécessité atteignaient des prix exorbitants, sans parler de la bouteille de simili champagne qui, elle. valait son pesant d'or.

Parmi les chercheurs d'or, tous n'arrivaient pas à destination. Beaucoup mouraient en cours de route, de faim, de froid, ou dévalisés par de plus misérables. Dans tous ces aventuriers venus du monde entier, se trouvaient beaucoup de chenapans. Les ossements humains jalonnaient le long parcours vers le Klondike. Certains, sans foi ni loi, trouvaient plus simple et plus expéditif d'attendre le chercheur d'or revenant avec sa cargaison, pour le dévaliser, le tuer au besoin, évitant ainsi tout témoignage. Le coup fait, ils rebroussaient chemin, vite enrichis, sans avoir jamais vu un claim ou une mine d'or.

A Edmonton, on cite, sous le manteau, un homme d'affaires très en vue, avec une grosse situation, que l'on soupçonne d'un fait semblable. Ils étaient partis à deux pour le Klondike. Il est revenu riche, et de l'autre on n'a plus entendu parler. Il ne reviendra probablement jamais témoigner.

Laliberté me raconte que les « bar tender », garçons de bar, se font de belles rentes de la façon suivante. Les chercheurs paient les consommations, ainsi que toutes les denrées, avec de l'or nature, en pépites ou poussière d'or. Sur le comptoir, se trouve une balance trébuchet, posée sur un tapis en épaisse peluche. Le client sort sa *poquette*, petite bourse en cuir avec lacet, et on pèse la valeur de la consommation. S'il est ivre, et c'est fréquent, il en verse à côté, sur la peluche, où les paillettes se dissimulent facilement. Le plancher est recouvert de sciure que l'on se garde bien de jeter sans l'avoir soigneusement tamisée. Quand le payeur est ivre-mort, ses gestes sont brusques, pour verser sa poudre sur la balance ; et les paillettes rejaillissent sur la peluche et sur le plancher.

Je pratique le sport qui fait fureur, le patinage. Tout le monde patine, hommes, femmes et enfants.

Pendant mon service militaire, j'avais déjà patiné un peu en France, dans les Vosges, sur le lac de Gérardmer. Retrouver son équilibre sur une fine lame d'acier est difficile, et je prends quelques bûches. Je n'en suis pas encore aux arabesques et à la valse, malgré l'invitation de l'orchestre. C'est déjà beau de rester debout, en souplesse, car tout le secret est là. Ce sport est captivant, hygiénique et très gracieux, quand on est un as.

J'assiste, à Edmonton, au plus beau boom du pétrole que l'on puisse voir. On a, paraît-il, trouvé du pétrole aux portes de la ville. Question pétrole, dans l'Ouest, il faut toujours se méfier, car on a vu des aigrefins injecter du pétrole dans leur forage et le faire ressortir pour faire des dupes. Cette fois-ci, dit-on, c'est sérieux. Mac-Namara, le banquier, me dit qu'il a été si souvent échaudé, qu'on ne l'y reprendra plus, Serment d'ivrogne, comme on va voir.

On a donc trouvé du pétrole, vrai ou faux, et le lendemain, comme par enchantement, je vois toutes les devantures de la rue principale, la *Jasper Avenue*, inondées d'actions de pétrole à vendre. Les imprimeurs ont dû travailler toute la nuit. C'est inimaginable ! En quelques jours on voit naître, non pas une compagnie, mais une multitude de sociétés. Ces actions sont imprimées sur du beau papier parcheminé. Les devantures des banques n'y suffisant pas, on emprunte celle du quincaillier, du bureau de tabac, de l'épicier.

Comme cette fièvre est très contagieuse, on ne parle au bout de quelques jours, à Edmonton et dans toute la région, que de pétrole et de sociétés par action. C'est de la folie communicative ! Il faut de sérieux réflexes pour y résister.

Je revois Mac-Namara. Malgré son serment (il n'avait sans doute pas juré sur la Bible), il monte une société pour la prospection et l'exploitation du pétrole. Aura-t-il plus de chance ? Je le souhaite. Pour faire comme tout le monde, je prends quatre actions de cinq dollars ; il n'y a pas de quoi me rui-

ner. Et je suis peut-être un milliardaire en puissance !

Au printemps, je dois retourner sur ma ferme, afin de la louer, vendre ce que je ne puis emporter, et charrier mon grain à l'élévateur.

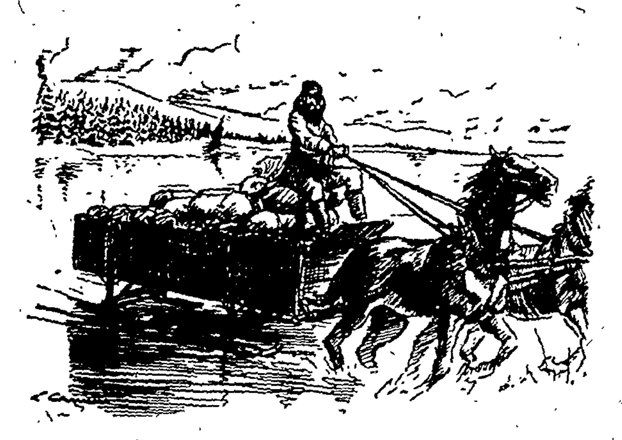
Au passage à Battleford, je vais à l'Office des terres du Gouvernement, pour obtenir le titre de propriété de mon homestead. Pour cela, on prête serment sur la Bible, selon la coutume anglaise. La main sur la Bible, j'atteste avoir rempli toutes les obligations requises, c'est-à-dire habité pendant trois mois sur ma terre, chaque année, et défriché la surface imposée. De plus, je jure de rester fidèle à sa Majesté le Roi d'Angleterre, de dévoiler les complots contre lui et de rester au service de Sa Majesté, *on his Majesty service*. Sur ce, on me remet mon acte de naturalisation numéro 3.180.929, me faisant citoyen canadien, et les lettres patentes de ma terre. Je puis maintenant en disposer à mon gré.

De retour pour quelques jours à ma ferme, je liquide ce qui me reste, sauf la voiture et deux chevaux, pour me permettre de charroyer mon grain à la station.

Le premier voyage que j'entreprends n'est pas sans histoire et eût pu devenir dramatique. Je pars pour Payton avec une grosse charge de blé. Sur le parcours, se trouve un grand lac, que l'on traverse l'hiver sur la glace. La saison est avancée, et j'hésite avant de m'y engager. Pourtant c'est tentant : je raccourcirais de plusieurs milles, et je suis pressé. Je vais voir un fermier sur les bords du lac, pour l'interviewer sur la solidité de la glace. Sa réponse n'est guère encourageante. C'est l'extrême limite ! Un attelage a encore traversé le matin : cela me décide.

Je m'engage sur le lac et à Dieu vat ! Au début, sur les bords, cela marche assez bien, mais dès que j'ai fait quelques centaines de mètres, je sens tout à coup la glace fléchir sous la lourde charge.

6.000 kilos de blé, plus le poids du traîneau et des chevaux. Ceux-ci commencent à avoir de l'eau jusqu'aux genoux, et la situation devient critique. Re-



LES CHEVAUX ONT DE L'EAU JUSQU'AUX GENOUX...

tourner est aussi risqué que continuer. Il ne faut plus y songer. Je me demande à tout instant, avec angoisse, si la glace ne va pas se rompre et si je ne vais pas passer à travers. Je me vois déjà englouti avec chevaux, traîneau, charge de blé. Peut-être aurai-je la chance de pouvoir grimper sur la glace et en échapper seul ? Les risques sont grands et mes réflexions amères. J'en ai le frisson, mais le vin est tiré, il faut le boire.

Ma dernière heure n'était pas arrivée. Je parviens à la terre ferme et je pousse un soupir de soulagement. Mon imprudence était grande, je le reconnais après coup. Tous les ans se produisent des noyades, à la traversée des lacs et rivières, au dégel. En automne, c'est moins fréquent ; la glace de jour en jour s'épaissit ; tandis qu'au printemps, c'est l'inverse. Il est difficile de savoir quand on ne peut plus passer, et c'est une question de chance.

Je finis de transporter mon grain par les voies normales, je vends chevaux et voitures et repars pour Edmonton.

....

Dès mon retour, j'ai l'occasion de faire la connaissance d'un Docteur français et de son cousin, directeur du seul journal en langue française de l'Ouest. Et nous fondons une société immobilière *pour le placement de capitaux sur les valeurs immobilières, foncières et hypothécaires au Canada.* Son titre est Franco-Canadian Réalty Cy, soit Société Immobilière Franco-Canadienne, dont le siège social est à Edmonton, sous le haut patronage de l'Honorable Gariépy, ministre d'Alberta. La société débute au capital de 150.000 dollars. Toutes les sociétés du même genre font des affaires florissantes dans l'Ouest canadien...

XIII

L'APPEL..

Mais, voici août 1914. Des événements imprévus vont arrêter l'essor de la jeune société.

Nous nous attendions depuis quelques jours à apprendre la nouvelle de la déclaration de guerre, les sombres dépêches, venant d'Europe, laissaient entrevoir une situation toujours de plus en plus tendue. Dès qu'elle est affichée, devant le hall des journaux, à 4 heures de l'après-midi, le 4 août, tous les Français présents, nous chantons une vibrante « Marseillaise ». Et nous disons tous, sans hésiter : il faut partir. Il n'est pas encore question de l'entrée en guerre de l'Angleterre.

Nous demandons des instructions à l'agent consulaire d'Edmonton. *Affolé*, il est parti pour Montréal en chercher. Nous téléphonons au consul de Calgary, qui répond que tous les Français mobilisables doivent rejoindre la France.

Le sort en est jeté. Nous bouclons notre valise, et en route pour Montréal et la France. Pendant le trajet en *chemin de fer, nous sommes choyés.* Au wagon-restaurant, en particulier, on nous gave et nous avons les meilleures couchettes sur le Pullman.

A Montréal, nous trouvons un millier de Français attendant l'arrivée d'un navire. Nous embarquons le 18 août sur le *Vénézia*, de la Compagnie Fabre, de Marseille, venant de New-York, et réquisitionné par le gouvernement français.

Nous ignorons notre destination et le lieu du débarquement. Le capitaine du navire ne le sait pas lui-même. On lui a remis au consulat un pli cacheté, qu'il ne doit ouvrir qu'à deux jours des côtes de France. C'est *qu'on signale* dans l'Atlantique deux corsaires allemands, l'*Emden* et le *Gneisenau*, à l'affût de proies aussi tentantes que notre vaisseau. Nous recevons des sans-fil, mais ne devons en émettre sous aucun prétexte, pour ne pas signaler notre présence. Nous marchons la nuit tous feux éteints, au risque d'entrer en collision avec un autre navire.

Dans la journée, dès que nous apercevons une fumée à l'horizon, dans le lointain, nous montons tous sur le pont, nous demandons avec appréhension si c'est un navire ami ou ennemi. Quelques bateaux de *guerre anglais patrouillent sur notre route.* Dès qu'ils nous aperçoivent, ils nous demandent par radio qui nous sommes. Comme nous ne répondons pas, ils s'approchent. Aussitôt identifiés, ils nous indiquent la route la plus sûre à suivre.

Nous apprenons, à un jour des rives de France, que nous débarquerons à Saint-Nazaire. Dans la nuit, nous arrive une aventure tragique.

Nous sommes réveillés en sursaut par un choc

d'une violence inouïe, à nous jeter en bas de nos couchettes. Tout le monde croit au torpillage et se précipite sur le pont. J'ai une fièvre de cheval, qui me tient abattu. Je suis un des derniers à rejoindre les camarades. Je me dis d'ailleurs : « Si je dois y passer, que ce soit dessus ou dessous le pont, cela ne change rien à l'affaire. » Chacun emporte, retiré des bagages, ce qu'il a de plus précieux, et j'en aperçois un qui s'encombre de son violon ! Veut-il jouer son oraison funèbre ?

Aussitôt sur le pont, nous apercevons un gros navire illuminé, à 50 mètres de nous. Tous nos feux sont éteints. Nos chaloupes de sauvetage sont déjà à la mer. Après le premier affolement, les officiers du bord nous font savoir qu'il n'y a aucun danger immédiat et de garder tout notre sang froid. Le navire anglais a, lui aussi, descendu ses chaloupes et offre de nous porter secours. Le commandant lui répond que nous pouvons continuer notre route par nos propres moyens, bien que l'avant du navire soit complètement éventré. Il a eu soin de faire fermer de suite les cloisons étanches.

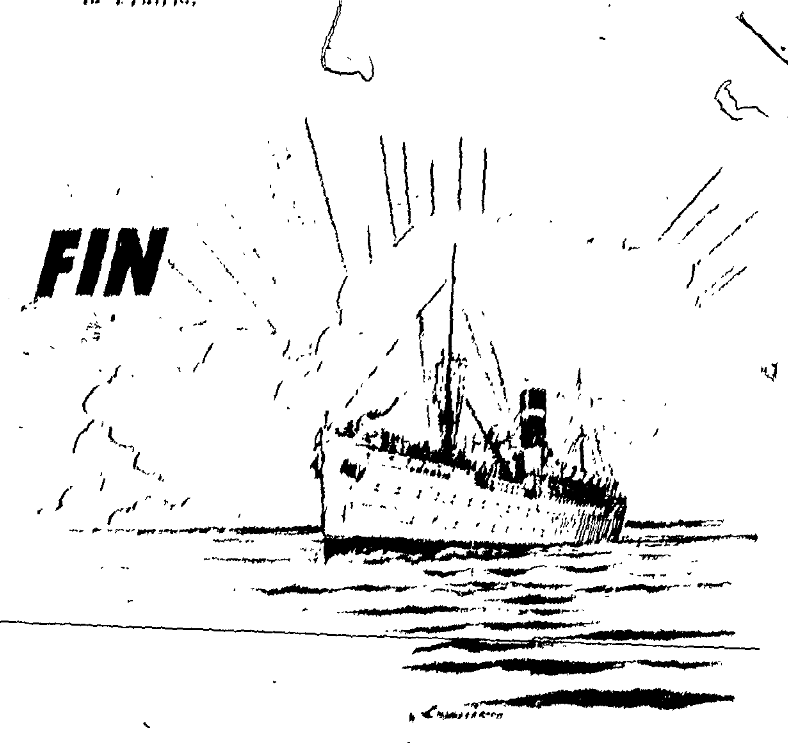
Le navire anglais, l'El Kantara, allait de Londres à Gibraltar. Comment expliquer cette collision ? Nous étions tous feux éteints, c'est entendu, mais lui avait tous ses feux allumés ! C'est inconcevable que, dans l'immensité de l'océan, en pleine mer, deux bateaux, à la même minute, à la même seconde, puissent se rencontrer au même point ! Et pourtant.

En débarquant en France, fin août, nous ignorions tout de la situation militaire. Nous étions restés une douzaine de jours en mer, pendant lesquels nous avions bien reçu des nouvelles par sans-fil, mais elles étaient truquées ou camouflées pour nous cacher la vérité. Nous étions partis du Canada « gonflés à bloc », en nous donnant rendez-vous à Berlin, pour la Noël, comme en France. Nous ignorions la défaite de Charleroi. A la gare, nous sommes atterrés en voyant les nombreux trains de blessés en stationnement. Certains de ces grands blessés gisaient sur le plancher

des wagons à bestiaux, dans un état lamentable, sans soins, avec d'horribles plaies.

Après un interminable voyage de 48 heures, j'arrive chez moi. Les effusions sont de courte durée, et 24 heures après, je me rends au bureau de recrutement. Tous ces trains de blessés, rencontrés un peu partout, me hantent... Il me semble que je vais arriver trop tard.

...Comme il est puissant, cet appel de la patrie en danger, qui ramène jusqu'à elle ses fils les plus lointains, même ceux qui sont perdus par delà les océans, dans les solitudes du Grand Nord ou l'immensité de la Prairie.



LES GAGNANTS DU CONCOURS ECLAIR

*****

Parmi les concurrents, 107 ont bien répondu aux 10 questions. Ils ont été départagés par les questions complémentaires, dont les réponses exactes étaient :

1. Cow-boys et Peaux-Rouges — Corsaires et Flibustiers — Sports

2. a) Buffalo Bill — b) [illegible] — c) Aigle Blanc.

3. Leclerc, Mermoz, Jean Bart — Surcouf, Duguesclin, Guynemer, [illegible], Roland, [illegible]

Les prix seront envoyés entre le 1er et le 10 janvier [illegible] [illegible].

Les gagnants des 4e, 5e, 6e prix devront indiquer les titres des livres qu'ils choisissent. Les gagnants du [illegible] au 10e prix pourront également l'indiquer. Écrire, avant le 31 décembre à : **Éditions des Remparts, 38, rue des Remparts d'Ainay, Lyon**, en mentionnant nom et adresse, livres choisis, avec leurs numéros dans chaque collection, et numéro du prix gagné. Ceux qui n'auront pas écrit seront servis d'office.

Nous donnons seulement, faute de place, le nom des gagnants et leur localité, pour qu'ils puissent se reconnaître.

1. H. [illegible], Paris [illegible]. — 2. [illegible], [illegible]. — 3. H. [illegible], Lyon. — 4. J. [illegible], [illegible]. — 5. [illegible], [illegible]. — 6. A. [illegible], [illegible]. — 7. M. [illegible], Lyon. — 8. [illegible], [illegible]. — 9. [illegible], [illegible]. — 10. [illegible], [illegible]. — 11. [illegible] Vallé, Le Havre. — 12. J. [illegible], [illegible]. — 13. A. Duval, [illegible]. — 14. [illegible], La [illegible]. — 15. [illegible], Lyon. — 16. [illegible], [illegible]. — 17. [illegible], [illegible]. — 18. [illegible], [illegible]. — 19. [illegible] Michel, [illegible]. — 20. [illegible], La Chapelle.

21. M. Guillemé, Aumont. — 22. J. Tabreton, Villers-Bocage. — 23. X. Audemard, Gueyze. — 24. F. Bohnlein, Colletin. 25. E. Aubert, Montélimar. 26. A. Jullion, Libourne. 27. J. Bellugard, Pérignac. 28. P. de Zucchi, Puygaillard Lavit. 29. C. Gallo, La Ciotat. — 30. J. Le Bras, Vitré. 31. R. Goetz, Strasbourg. — 32. G. Gonnard, Lyon. — 33. M. Étandl, Jonquières. 34. G. Calat, Damazan. — 35. C. H. Imbert, St Germain Laval. 36. R. Walter, Strasbourg. — 37. M. Colin, Mirande. 38. H. Gamel, Eyguières. 39. A. Auzanneau, Montélimar. 40. M. Augier, Barbézieux.

41. D. Cochard, Chaudefontaine. 42. P. Pons, Maisoncelle. 43. J. Berger, Strasbourg. 44. M. Bouvron, Les Mesnils. 45. H. Bachmann, Bonneuil. 46. L. Lacroix, Malakoff. — 47. G. Germain Beaune, Villefranche-sur S. — 48. M. Chauvet, Pertuis. 49. D. Bourguignon, Carqueiranne. 50. J. Malagain, Vireux. 51. L. de Bortoli, Caligny. — 52. C. Riblac, Châtellerault. 53. P. Dudin, La Bresse. 54. P. Tello, Tlemcen. 55. P. Bardeau, St Dizier. — 56. J. Toth, Aubrives. 57. A. Lafont, Caudry. 58. M. Guillemaud, Brangues. 59. J.-J. Gaufart, Enghien. 60. F. Yelar, Carnoy.

61. G. Baumel, Enghien. 62. D. Faure, Gy les Nonains. — 63. A. Cassatto, Pullalonga. — 64. R. Journel, Créchon. 65. R. Laurin, Lyon. — 66. M. Bourdon, Paris (12e). — 67. J.-P. Palmeri, Libourne. 68. P. Violand, Eyragues. — 69. J.-P. Rugan, Bordeaux. 70. C. Loudon, Ste Foure. 71. J.-C. Billon, Menton. 72. G. Toulouse, Levallois. 73. R. Richard, Paris (20e). 74. P. Langlade, Montrouge. 75. R. Maldan, Vichy. 76. G. Labonne, Le Mayet. 77. J. Blanco, Marchampt. 78. J. Langlet, Berck-Plage. 79. M. Mitol, Boudans. — 80. G. Thiers, Thiers. — 81. J. Rallet, Firminy. — 82. J. Montignon, Chartres. — 83. J. Olivier, Paris (20e). 84. J. Gobelin, Caronis. 85. A. Lampégnat, Escon. 86. L. Piron, Brusle. 87. M. Brun, Bergerac. 88. M. Pépo, Constantine. 89. C. Bernard, Conflans. 90. J. Bonneau, Trie-sur-Baïse.

(A suivre, au prochain numéro.)

COLLECTION JUNIOR

DIRECTION LITTÉRAIRE
31, rue de la Fonderie, TOULOUSE
(Prière aux auteurs d'adresser les manuscrits à cette adresse)

DIRECTION COMMERCIALE
38, rue des Remparts-d'Ainay, LYON
(Envoyer à cette adresse commandes et abonnements)
Compte Chèques postaux Lyon **2892-96**

Le mois prochain :

A. STEPHANE : LA COLERE DU MATO[illegible]MBI

En décembre

paraîtra le dernier numéro de la série
GRANDS HEROS

En janvier

premier numéro d'un magnifique illustré Junior

URK

Les prestigieuses aventures en images
du grand sachem des Sioux.

Mensuel, 24 grandes pages, 40 fr.

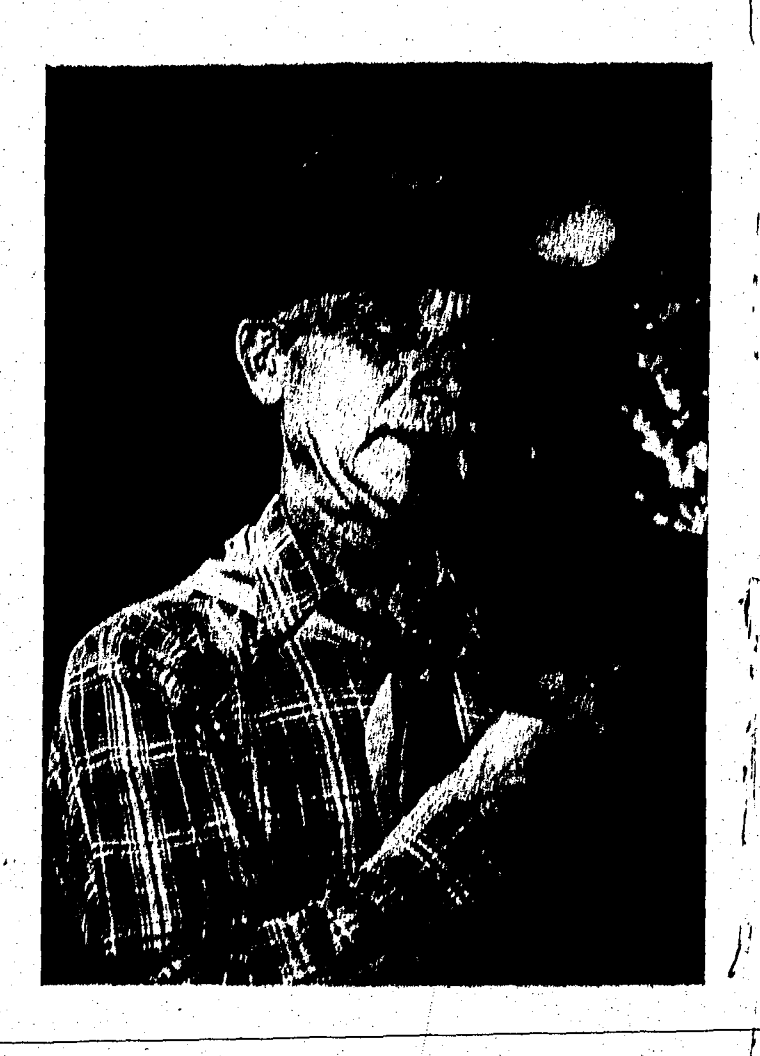
Chaque mois, un récit complet (de J. SIMONET)

N° 1 : LE FILS DES NUAGES

COMITÉ DE DIRECTION DE LA PUBLICATION
Jean Llord, Directeur Gérant, **Marius Costes**, Administrateur,
Félix Buffière, Rédacteur en chef, **Maurice Fargé**, Rédacteur,
Louis Carrière, Dessinateur,
Inscrit sous le n° 111 au registre des travaux
des Éditions des Remparts,
38, rue des Remparts d'Ainay, Lyon.
Directeur Responsable : **Jean Llord**.
N° 12.10[illegible], Commission paritaire des papiers de presse.

301 — Imp. Bellecour (S.N.E.P.), Lyon — C. O. L. 31.1258.
Dépôt légal : 4e trimestre 1952.





Prix de vente en Belgique : 12 francs

MP